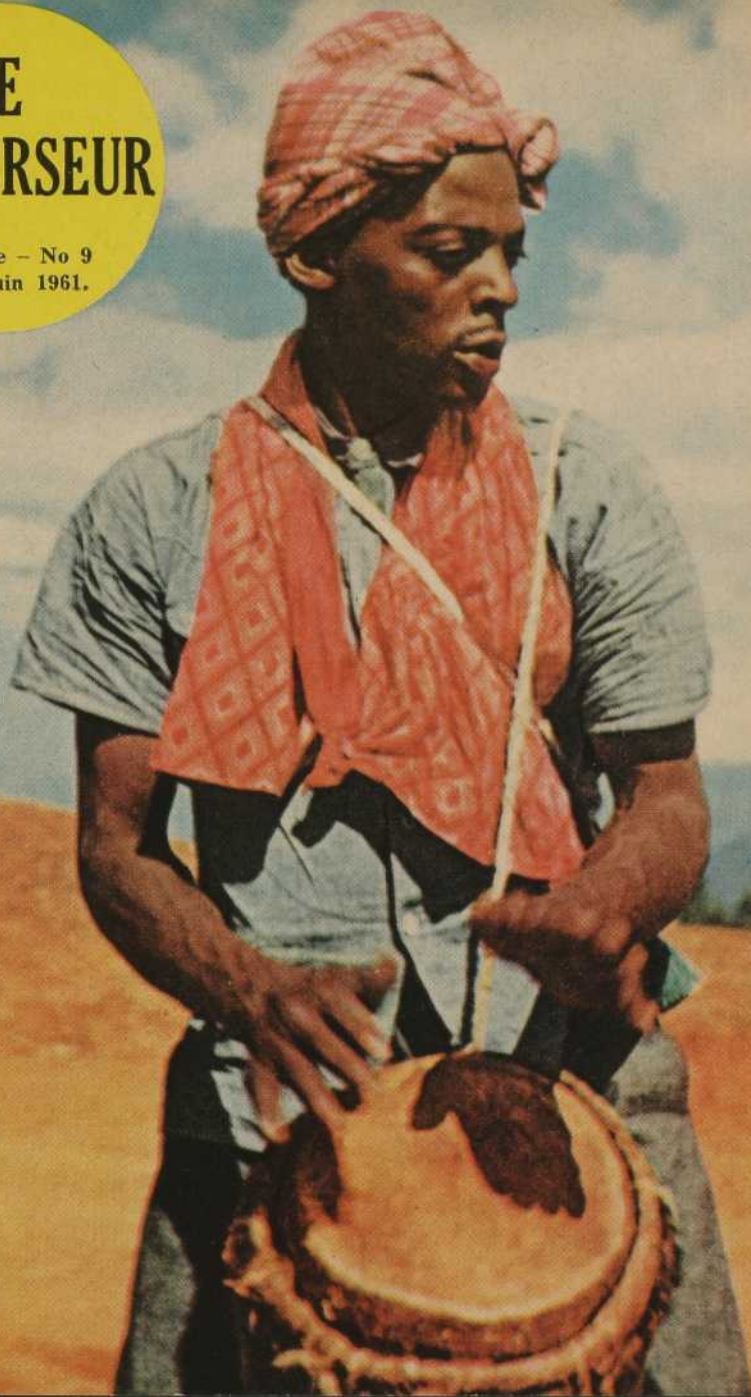


LE PRÉCURSEUR

Vol. XXIe - No 9
Mai - Juin 1961.



Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur : † Mgr Paul Touchette, P.A.V.G., 31 décembre 1959.

Nihil obstat : A. Cossette, p.m.é., 2 janvier 1961.

Vol. XXIe - 41e année

Montréal, Mai - Juin 1961

No 9

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an\$1.00

A vie.....25.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Mission-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Mère Marie-de-la-Providence</i>	395
La Rédaction	
<i>Cinquante ans de retraites fermées collectives</i>	399
Sœur Alfred-Marie, m.i.c.	
<i>La Semence lèvera-t-elle?</i>	407
Sœur Marie-Corinne, m.i.c.	
<i>Lettre du Pérou</i>	414
Sœur Saint-Némèse, m.i.c.	
<i>La fête des bateaux-dragons</i>	418
Sœur Joseph-Arthur, m.i.c.	
<i>Le sacrifice du boeuf</i>	422
Sœur Marie-Hélène, m.i.c.	
<i>L'adaptation de la religieuse infirmière en mission</i>	425
Sœur Eustelle-de-l'Eucharistie, m.i.c.	
<i>La loi de bouddha au Japon</i>	434
Sœur Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.	
<i>Pour la fête</i>	440
Sœur Lucille et Sœur Carmen, novices	
<i>Nécrologie</i>	442

Page-couverture : Le tambourinaire est de toutes
les fêtes et de toutes les cérémonies en Haïti.



MÈRE MARIE DE LA PROVIDENCE

**2e supérieure générale de l'Institut des Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception**

En hommage filial

Aux apprêts du dernier Noël, à la Maison Mère, se mêlaient les joyeux préparatifs d'un jubilé d'or de profession religieuse: celui de notre chère Mère Marie-de-la-Providence, remplaçante immédiate de notre vénérée fondatrice comme supérieure générale de notre Communauté.

Occasion exceptionnelle, semblait-il, pour des filles qui n'oublient pas, de redire leur affection et leur reconnaissance à celle qui, pendant plus de trente ans, s'était dépensée pour le bien de tout leur Institut en assumant les lourdes charges d'assistante et de supérieure générale!

Mais les desseins du bon Dieu ne sont pas nos desseins. Souverain Maître des destinées, Il avait décidé

de poser Lui-même sur le front de sa généreuse servante une couronne autrement plus resplendissante que celle de notre pauvre invention.

Le 20 décembre au matin, en effet, nous apprenions avec peine que la chère malade, plus fatiguée depuis quelque temps, avait subi une crise cardiaque au cours de la nuit. Et vers 11 h. 15, a.m., alors que, de l'autre côté des mers, une de nos missionnaires¹ formée par elle expirait presque au même moment, à Hong Kong, notre bonne Mère Marie-de-la-Providence, paisiblement, comme elle avait vécu, et dans un acte de soumission entière, remettait son âme à son Père du ciel.

Ici-bas, un voile de tristesse tom-

¹ Sœur Thérèse-de-l'Enfant-Jésus (Yvonne Gérin, de Coaticook).

bait sur sa famille religieuse dispersée à travers les cinq continents, mais là-haut commençaient pour elle les noces éternelles dans la demeure de l'Époux.

Sur la tombe de cette deuxième supérieure générale de notre Institut qui fut comme un prolongement de notre incomparable Mère fondatrice, nous déposons l'hommage ému de notre filiale gratitude en retraçant brièvement les principales étapes de sa vie religieuse et les caractères dominants de sa personnalité.

Mère Marie-de-la-Providence (Anna Paquette) était née à Montréal, le 12 décembre 1886. Nature plutôt timide, elle n'aimait rien tant que s'effacer. Elle s'enrôla cependant toute jeune dans la Congrégation de la Sainte Vierge envers qui elle professait une solide dévotion.

A l'été de 1908, elle se rendit, avec une cousine¹, au petit couvent d'Outremont où Mère Marie-du-Saint-Esprit avait installé les premières religieuses de sa Société fondée six ans auparavant. La pauvreté affichée sur les murs défraîchis et les planchers de bois nouveaux n'eut pas l'air d'effrayer les deux visiteuses; au contraire, toutes deux éprouvèrent une sorte d'attrait pour cette maison placée sous le vocable de l'Immaculée. La fondatrice accorda une entrevue à chacune et leur conseilla de suivre une retraite fermée, ce qu'elles firent peu après, séparément.

Sans se consulter encore, Mlle Paquette et sa cousine entraient comme postulantes, au numéro 314 chemin Sainte-Catherine, le 5 août suivant. Six mois plus tard, 11 février 1909, elles revêtaient le Saint Habit. Mlle Paquette reçut le nom de Sœur Marie-de-la-Providence.

La nouvelle novice n'eut aucune difficulté à se soumettre à la loi de l'obéissance et aux pratiques conventuelles. Sous la conduite de la fondatrice elle-même, elle apprit le secret de la vie d'union à Marie, et la faim de la volonté de Dieu. Ainsi formée par une maîtresse de vie intérieure, elle se trouva prête à se lier au Seigneur par l'émission des vœux, le 10 janvier 1911.

Très tôt, le bon Dieu voulut que cette fervente religieuse remplit l'obscur et fécond apostolat de la souffrance. Quatre ans seulement après sa profession, elle se voyait atteinte de la tuberculose et fut envoyée à notre maison de Nomingue, profiter du climat plus salubre des Laurentides.

Mais les mois, les années passent et la guérison ne vient pas. Un jour du printemps 1918, Mère Marie-du-Saint-Esprit était allée visiter ses filles malades au « Béthanie » du Nord. A cette époque, sa petite Communauté comptait peu de sujets aptes au gouvernement: tous avaient le défaut d'être trop jeunes! Causant avec Sœur Marie-de-la-Providence, toujours alitée, elle se sentit probablement inspirée du ciel et lui dit à brûle-pourpoint: « Ma fille, j'ai besoin de vous, il faut vous lever! »

Dans sa grande obéissance et sa foi en l'autorité, la malade sortit aussitôt du lit et demanda la permission de s'agenouiller. Elle le fit. Peu après, elle était désignée comme conseillère générale et revenait à Outremont, 14 septembre 1918.

La date est significative. En accueillant sa fille bien-aimée, Mère Marie-du-Saint-Esprit la saluait par ces paroles: « Le bon Dieu a permis que vous arriviez aujourd'hui, fête de

¹ Eugénie Charland (Sœur Marie-des-Neiges).

l'exaltation de la Sainte Croix. N'êtes-vous pas, vous aussi, un triomphe de la croix, de la souffrance? Depuis trois ans sous l'étreinte de la maladie, vous voilà maintenant toute rayonnante et guérie! »

Oui, l'exaltation de la croix... Sœur Marie-de-la-Providence comprit-elle alors le mystère caché sous ces mots et le rôle futur qui lui serait dévolu: aider sa Mère à porter la croix de l'autorité, partager avec elle les soucis, les angoisses, les tribulations, part inévitable de tous les fondateurs? Quoiqu'il en soit, quand l'orage viendra, quelques années plus tard, secourir le jeune Institut, fille aimante et dévouée, elle sera là pour soutenir sa supérieure dans l'épreuve. Elle, si frêle et si timide, se montrera, pour sa défense, hardie et inflexible; elle sera le porte-étendard de la loyauté. Nommée assistante générale en juillet 1921, elle obtiendra, en 1925, malgré les vents contraires qui soufflent sur la barque missionnaire, la nomination à vie de celle qui en dirige le gouvernail: Mère Marie-du-Saint-Esprit. Cette faveur, accordée par le Souverain Pontife Pie XI lui-même, ce sera la victoire de la piété filiale et du dévouement intégral de Sœur Marie-de-la-Providence.

Cependant, en 1938, notre vénérée Mère, terrassée depuis quelques années par un mal inexorable, ne peut plus marcher ni même presque plus parler. A la demande de la Sacrée Congrégation des Religieux, un Chapitre se réunit pour le choix d'une nouvelle supérieure qui puisse la suppléer. Sœur Marie-de-la-Providence est désignée. Qui mieux qu'elle pouvait reproduire en sa personne l'esprit et les qualités de la fondatrice?

Au soir de ce jour, une scène émou-

vante se passait dans la chambre de la malade. Avant de lui communiquer le résultat des élections, la nouvelle élue tenait à l'assurer, au nom de toutes ses Sœurs, qu'elle demeurerait toujours leur Mère aimée et vénérée. « Et moi, ajoutait-elle, je reste votre bras droit! »... Oui, son bras droit! Et plus que jamais, Mère Marie-de-la-Providence est liée au développement de l'œuvre apostolique de la grande missionnaire canadienne. Elle travaille dans le même esprit, avec le même zèle des âmes, le même amour de l'Église.

En 1940, elle entreprend la visite officielle des maisons de Vancouver et de l'Extrême-Orient. Elle, qui avait été si longtemps confinée dans sa chambre, voyage durant un an, par mer et par terre, et revient heureusement au pays par le dernier bateau en partance de Hong Kong. Tous les autres sont mobilisés pour fins de guerre.

L'année suivante, 1er octobre 1941, Mère Marie-de-la-Providence a le douloureux devoir de fermer les yeux à la plus aimée des fondatrices... et de recueillir son cœur conservé dans un oratoire spécial à la Maison Mère. Elle gardera aussi sa pensée et s'emploiera à l'extension de son œuvre. Malgré les temps difficiles, elle imprime à l'Institut un nouvel essor: construction de la maison de Chicoutimi et de l'hôpital du Mont-Saint-Joseph de Vancouver; fondation aux États-Unis; transformation du Patronage de Granby en École secondaire; ouverture de sept maisons en Haïti, de cinq à Cuba, de six au Nyasaland, d'une au Japon et d'une à Madagascar, sans parler de la réorganisation des œuvres de Kowloon, des Philippines et du Japon

interrompues durant le conflit, en Orient.

Le Chapitre général de 1952 confia à des mains plus jeunes mais non moins fidèles les rênes du gouvernement de la Communauté. Humblement, comme elle avait fait en l'acceptant, l'édifiante Mère déposa son fardeau, puis avec confiance s'en remit à celle qui lui succédait pour recevoir son obédience.

Six mois encore, la Maison Mère eut le privilège de jouir de sa présence et d'admirer son humilité, sa ferveur dans l'observance de la Règle, sa délicatesse à l'égard des membres du nouveau Conseil généralice. Elle dirigea ensuite durant trois années notre maison de Retraites de Saint-Jean, puis sa santé ayant fléchi, elle vint se reposer à Outremont, berceau de son enfance religieuse et lieu de chers souvenirs. Mais son cœur faiblissait de plus en plus. A la fin de 1958, elle entra à notre Ermitage Marie-du-Saint-Esprit, aménagé à Pont-Viau tout spécialement pour nos vénérables anciennes et pour nos malades. C'est là, près de la petite chapelle, qu'elle offrit au divin Maître ses dernières immolations. « Rien n'est plus parfait que de faire la

volonté du bon Dieu; les grâces s'achètent non seulement par la prière, mais surtout par la souffrance », aimait-elle à répéter après notre vénérée fondatrice. Ce conseil, elle le mit elle-même en pratique, se montrant toujours totalement abandonnée et soumise, toujours reconnaissante des soins qui lui étaient prodigués. Un seul souci: être à charge le moins possible aux autres. Le matin même de sa mort, sentant la fin toute proche, elle dit à notre révérende Mère générale, accourue près d'elle, son regret de partir juste avant Noël: « Ce n'est pas un bien bon temps pour les Sœurs! » murmura-t-elle. Mais notre très révérende Mère lui ayant rappelé la volonté du bon Dieu: « Oui, reprit-elle, la volonté du bon Dieu! » Dans cet acte d'amour parfait, elle s'éteignit doucement, si doucement qu'on saisit à peine son dernier souffle. Sa belle âme rejoignait là-haut celle de Mère Marie-du-Saint-Esprit. « Venez, ma fille, dut lui dire notre vénérée fondatrice, vous avez bien gardé mon dépôt et fait fructifier mon jardin missionnaire; partagez avec moi la glorieuse récompense des apôtres! »

La Rédaction

INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

MAI: La formation religieuse des laïcs en vue de l'apostolat en mission.

JUIN: Que les professeurs catholiques, dans les écoles de mission, forment des chrétiens dignes de ce nom.

50 ans de retraites fermées collectives

dans la Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

En 1929 sortait des presses du *Message*, à Montréal, un ouvrage rédigé en collaboration par des Pères de la Compagnie de Jésus et intitulé « Les Retraites fermées au Canada ». En appendice aux « Monographies des Maisons de retraites pour les hommes » figure un article sur les Retraites fermées collectives féminines qui s'étaient développées parallèlement. L'auteur, le R. P. J.-A. Plamondon, attribue à la vénérable Mère Marie-du-Saint-Esprit le mérite d'avoir inauguré l'œuvre féminine au Canada, en accueillant, à la Maison d'Outremont, le 26 juin 1911, un premier groupe de 42 jeunes filles retraitantes.

Mais ce que ne dit pas le Père Plamondon, c'est qu'il donna lui-même les exercices de cette retraite, comme il devait donner également ceux de la deuxième, du 3 au 7 juillet, à laquelle participèrent 35 jeunes filles. Ces détails se retrouvent sous la plume de son confrère, le R. P. Alphonse Daignault, conseiller et soutien de la fondatrice, qui écrivait

avec humour, le 2 juin 1911, aux Sœurs de la Mission de Canton: « Vous savez sans doute que le Père Plamondon donnera deux retraites à des jeunes filles à la Maison Mère, à la fin du mois et au commencement de juillet. Il y a plus de cent demandes d'admission! Imaginez s'il y aura place pour tout ce monde-là! Il faudra que les petites sœurs se spiritualisent à la manière des anges, ne prennent plus aucune place! On ne peut s'attendre à autant de la part des retraitantes, et ce sera encore une grosse difficulté. »

On tourna la difficulté en organisant, en août, deux autres retraites prêchées par le même bienveillant jésuite. Par les fruits magnifiques que produisirent les saints exercices, Mère Marie-du-Saint-Esprit comprit tout de suite la nécessité d'établir l'œuvre d'une façon systématique sinon permanente. Désormais, à chaque interruption de l'année scolaire — car au couvent d'Outremont les religieuses s'occupaient d'éducation — des retraites dites « de vocation ou



Guides de la Martinique en retraite fermée
à la Maison d'Outremont.

de décision » eurent lieu régulièrement. Le 16 mars 1914, un premier groupe de 30 dames, recrutées par Mmes McKenzie et E.-B. Richard, entra en retraite sous la direction d'un prédicateur bien connu, le R. P. Louis Lalonde, S.J.

Malgré le confort très relatif que l'humble demeure pouvait offrir à ses hôtes, l'œuvre s'y maintint bien vivante jusqu'en 1920. Mais à cette époque, l'accroissement de la Communauté obligea la fondatrice à suspendre ce genre d'apostolat à la Maison Mère pour un temps indéterminé. Le 314 Chemin Sainte-Catherine redevint Maison de Retraites en 1939 après avoir subi une transformation radicale l'adaptant à cette fin.

Cela ne signifie nullement que le zèle de Mère Marie-du-Saint-Esprit pour les retraites se fût ralenti. Malgré la pauvreté de son très jeune Institut où tout était à créer, l'ardente femme-apôtre jeta hardiment les bases de nouveaux centres de retraites fermées féminines dans plusieurs diocèses du Québec: Manrèza, l'actuel Béthanie de Nomingue (1915); à Rimouski, la Maison Saint-François-Xavier (1919) et plus tard la Maison Sainte - Thérèse - de - l'Enfant - Jésus (1933-1943); à Joliette, la Maison de l'Immaculée-Conception (1921); en la ville de Québec, la Villa Saint-Paul (1921-1948) et le Cénacle (1928); à Granby, la Maison Marie-Médiatrice (1930); à Chicoutimi, la Maison Notre-Dame-des-Missions (1930); à Saint-Jean, la Maison Sainte-Bernadette (1935).

On se demande par quel miracle la fondatrice a pu faire surgir à un rythme accéléré tous ces centres de retraites fermées. Partout s'est répé-

tée la même histoire: commencement « en petit », travail et zèle, confiance en la Providence. A certaine supérieure, qui s'épouvantait de la dette contractée pour l'achat d'un terrain où devait s'élever une maison de retraites, elle écrivait vers 1925: « Je vois dans votre lettre que la dette... vous fait trembler de tous vos membres: ce n'est pas joli, ma fille! Où est donc votre esprit de foi?... Est-il plus difficile au bon Dieu de payer les grosses dettes que les petites? Ne faites pas de peine à Notre-Seigneur et ne m'en faites pas non plus en vous inquiétant de l'avenir. Aimons le bon Dieu et tout le reste nous viendra par surcroît. Pour ma part, je n'ai pas la moindre inquiétude ni pour les entreprises de X... ni pour les autres! » Et aux pionnières de Chicoutimi elle laissait comme dernières recommandations ces paroles admirables: « Je ne me demande pas si vous aurez de quoi manger, de quoi vivre; cela ne m'inquiète pas: je sais que la Providence y pourvoira. Je ne vous demande qu'une chose: c'est de vous aimer les unes les autres. »

Mère Marie-du-Saint-Esprit sut communiquer à ses premières filles sa technique de l'édification de l'œuvre par le réalisme des débuts modestes, l'entraide fraternelle, l'effort optimiste et l'abandon à la Providence. A la fondation des Maisons de Retraites sont liés les noms des aînées de la famille: Sœur Marie-de-Loyola, Sœur Saint-Ignace, Sœur Marie-de-l'Épiphanie, Sœur Saint-Michel-Archange, Sœur de-la-Nativité-de-Jésus, Sœur Marie-de-la-Salette, Sœur Marie-Bernard, Sœur Marie-de-la-Trinité, Sœur Mechtilde-du-Saint-Sacrement, Sœur Gertrude-du-Sacré-Cœur, et combien

d'autres encore! Cependant l'enracinement, le développement rapide des retraites fermées féminines eût été aléatoire sans la sympathie et la générosité des milieux où elles s'implantèrent. Mais par-dessus tout, les précieux encouragements de la hiérarchie contribuèrent à leur essor. Avec raison, les chefs spirituels des diocèses voyaient en ce mouvement un puissant moyen de restauration de l'esprit chrétien dans la société moderne.

Lors de la bénédiction du Cénacle,
S. Ém. le Cardinal R.-M. Rouleau



disait: « Je prie la Vierge Immaculée de répandre sur ce nouveau Cénacle ses meilleures bénédictions, afin que cette Institution réponde au but de ses fondateurs et qu'elle soit pour notre pays un phare lumineux qui dirigera toutes les âmes chrétiennes. »

Depuis la mort de Mère Marie-du-Saint-Esprit (1941), trois autres phares ont été allumés: l'un, sous le vocable de Notre-Dame-du-Rosaire, à Sainte-Marie-de-Beauce (1943), l'autre sous l'égide de Notre-Dame-Reines-des-Missions, à Marlboro, Massachusetts (1946), le troisième à la Maison Notre-Dame-du-Bon-Conseil, de Davao, Iles Philippines (1953).

L'œuvre des retraites fermées féminines émigra avec les filles de la fondatrice canadienne. A Canton, Chine,

durant la période 1937-1948, il se donna 56 retraites. En juillet 1939, à Wakamatsu, Japon, le R. P. Sawade prêchait une première retraite. Après la guerre, quelques-unes eurent lieu successivement à Wakamatsu, à Koriyama et à Tokyo. Ce genre d'apostolat s'établit, selon la formule de 1911, à Kowloon (1956); en Haïti, aux Cayes (1948) et au Cap Haïtien (1958); à la Maison de Colon, Cuba; dans l'Ile de Formose, à Kuanhsi (1956) et à Shih Kuang Tse (1959).

Veut-on hâter la formation des élites catholiques dont l'Église a si grand besoin à l'heure actuelle? Procurons aux chrétientés jeunes et moins jeunes le bienfait de la retraite fermée!

Évolution des retraites fermées féminines au Québec

Le dernier quart de siècle a été marqué chez nous par l'avènement de l'Action Catholique spécialisée, un mouvement ascendant de la dévotion mariale, la recherche de l'unité de pensée et d'action au sein de groupements professionnels. Dirigeantes et militantes jocistes, jacistes, jicistes et jécistes sentirent le besoin de connaître davantage le Christ pour le mieux rayonner dans leur milieu. S. Ém. le Cardinal M.-R. Villeneuve appelait très justement les retraites fermées le « noviciat de l'Action Catholique ». En 1945, il écrivait à ce propos: « Si l'ouvrier est bon, l'œuvre sera bonne. Je me fais donc un devoir d'encourager nos prêtres à la propagande de la retraite fermée. »

La retraite traditionnelle pour les jeunes filles subsista tout en se prêtant à diverses adaptations: retraites d'étudiantes, de finissantes, de congréganistes, d'employées de bureau

et de magasins, d'institutrices, d'infirmières, de fiancées, etc. Les retraites mariales et les retraites de vie intérieure rassemblent aujourd'hui une élite qui affronte sans peur un silence complet de cinq ou huit jours. La dernière innovation apporta la retraite conjugale de deux jours.

Il va sans dire que le développement des retraites exigea l'agrandissement des maisons et la modernisation de l'équipement matériel.

Certains centres de retraites portent idéalement à la méditation: Nominique enfoui dans les sapins et surplombant le lac, Outremont au flanc du Mont-Royal, Saint-Jean et Chicoutimi sis sur les bords des majestueuses rivières Richelieu et Saguenay. Mais partout ailleurs, l'on a eu soin d'aménager un lieu retiré et attrayant où il fait bon converser avec le Seigneur.

La Maison de retraites fermées de Marlboro, Mass.



Enfoui dans les sapins, le Béthanie de Nomingue.



Appréciations

Depuis 50 ans, 13,408 retraites¹ ont eu lieu dans les Maisons de la Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, au Québec, et 356,766 retraitantes y ont parti-

fermée de fiancée, ç'a été l'article le plus utile de mon trousseau! »

Telle autre jeune fille, qui vint en retraite par pur snobisme, avait eu soin de se munir de deux ouvrages



A Saint-Jean. Face au Richelieu, la Maison Sainte-Bernadette et son gracieux parterre.

cipé. Il est absolument impossible d'apprécier les grâces de lumière descendues dans les âmes. Dieu seul pourrait le faire.

Cependant il arrive parfois — peut-être Dieu le permet-il pour encourager celles qui se dévouent dans ce service de l'Église? — que des retraitantes et même des retraitants laissent parler leur cœur. Voici quelques témoignages glanés entre mille:

Une jeune femme disait, un an après son mariage: « Ma retraite

d'André Maurois « au cas où elle s'embêterait ». Elle n'eut pas à recourir à l'humour de l'Académicien, car elle rencontra le Christ et son amour. La jeune snob est maintenant... missionnaire.

Une étudiante a dédié ces lignes à celles qui lui succéderaient: « Lorsque j'entrai dans cette chambre qui ressemble si peu à la mienne, je pleurerai sans trop savoir pourquoi. Peu à peu, j'y découvris deux puissantes forces d'attraction: le Christ et l'ima-

¹ à l'étranger : 558 retraités, 14,897 retraitantes.

ge de la Vierge. Et je goûtai du vrai bonheur dans ma petite chambre. J'aime beaucoup la vie, le monde, le plaisir, mais cette retraite m'a fait comprendre dans quelle mesure je dois les aimer et m'y adonner. Jamais je ne regretterai d'être venue ici, car le bon Dieu m'a accordé de grandes grâces. N'ayez pas peur du silence, c'est ce qui fait le plus de bien pendant la retraite. »

Combien sublime ce récit authentique: une sainte maman de 65 ans vint en retraite fermée pour obtenir la conversion de son fils non pratiquant et blasphémateur. Elle recommanda cette intention au Père prédicateur et aux religieuses. Elle-même joignit la pénitence à la prière: les trois nuits de la retraite, elle coucha, enveloppée dans sa robe de chambre, sur le plancher nu, la tête appuyée sur un mince coussin.

Rentrée chez elle, cette mère admirable écrivait à la supérieure de la Maison que la grâce avait été obtenue: son fils se trouvait en retraite fermée pour y faire ses pâques. Dans son humilité, elle attribuait non à sa foi et à sa générosité le retour du prodigue, mais aux prières des Sœurs!

En janvier 1959, pendant les vacances de Noël, le R. P. J. Ledit, S.J.,

donnait au Cénacle une première retraite mixte pour les étudiants de l'Université Laval: 25 messieurs, 36 dames et jeunes filles suivirent les exercices. Un retraitant consignait ainsi ses impressions:

« Amie, ami, toi qui t'apprêtes à lire cette page, entends les prières intimes et les explosions joyeuses de tes confrères; elles sont chargées de l'enthousiasme sincère et vrai qui découle d'une belle aventure. Écoute...

« Nous étions venus d'un peu partout avec de l'espoir plein le cœur mais aussi des points d'interrogation dans la tête... Pour ma part, je croyais faire quelque chose de ridicule et j'avais bien soin de m'en cacher... mais bientôt c'est l'enchaînement des découvertes: découverte d'un Dieu de chair et d'os, découverte de la joie. Et c'est dans ce chaud silence qu'une aventure s'est amorcée: une rencontre... J'ai compris que pour sentir le Christ plus près de soi, il faut le regarder avec les yeux de la foi... J'ai trouvé la joie... Je ne sais trop comment elle est venue mais je la possède. Je ne sais quoi écrire. Le Christ et moi, nous nous sommes connus, c'est tout. Et voilà, tout cela est résumé dans ce petit mot: la JOIE. »

La retraite fermée est-elle nécessaire ?

Oui! et plus que jamais! Le prophète Jérémie se lamentait: « La désolation règne partout sur la terre parce qu'on ne sait pas assez réfléchir. Que dirait-il de nos temps où l'on vit et pense en vitesse, sous un dé-

lude d'images fugitives et sonores ?

A n'en pas douter, il clamerait l'urgente nécessité pour tout chrétien d'un séjour annuel dans un de ces ilots de silence et de méditation que sont les maisons de retraites fermées.

Sœur Alfred-Marie ¹, m.i.c.



KATETE, NYASSA-NORD

Dans la parabole du Semeur, il est dit que des graines tombées dans la bonne terre « donnèrent du fruit, cent pour une, soixante pour une, trente pour une. » (Matt., XIII, 8). En sera-t-il ainsi de la semence jetée à la volée lors de la *Semaine de la Vocation* tenue à Katete, du 17 au 24 juillet dernier? Avec la grâce de Dieu nous l'espérons!

Certes, il se rencontre au Nyassa-Nord des âmes ouvertes à l'appel divin. Mais à peine entendue, cette invitation à une vocation supérieure sombre, hélas! dans le flot tumultueux des coutumes païennes. Prêtres

LA SEMENCE LÈVERA-T- ELLE ?

par Sœur MARIE-CORINNE, m.i.c.

(Rollande Langevin, de Québec.)

et religieuses se recrutent difficilement dans nos chrétientés qui n'ont pas encore de racines profondes.

Aussi un grand séminariste plein de zèle et bien connu dans la région, l'abbé Bernardo Rungu, entreprit-il d'organiser à Katete une Semaine de la Vocation. Il visita lui-même les écoles de la brousse, puis celles de la mission centrale, révélant aux jeunes la sublime beauté du sacerdoce et de la vie religieuse. Chez nous, au pensionnat de l'Immaculée-Conception, l'Abbé Rungu parla d'abord devant toutes les élèves assemblées; mais à la prière des grandes du standard VI, il voulut bien revenir pour un entretien genre forum. Un

après-midi entier, il répondit d'une façon précise, avec tact et délicatesse, aux nombreuses questions de ces demoiselles: faut-il obéir à nos parents qui refusent de nous laisser partir pour répondre à l'appel de Dieu? comment résoudre le problème de la dot, car nos parents ne peuvent se résigner à renoncer aux vaches ou à l'équivalent en *pounds* que nous leur rapportons en nous mariant? quand dans son coeur, on a entendu l'appel divin et qu'après cela on fréquente des amies qui détournent de la vocation, y a-t-il une faute? etc.

De son côté, en compagnie de Sœur Magdalena, religieuse africaine, Sœur

Espoir de la jeune Eglise du Nyassa septentrional: le séminariste Bernardo Rungu (qui sera le premier prêtre Atumbuka), Sœur Maria-Rosaria et une postulante de la société africaine des Rosarian Sisters.





Au pavillon des Sciences domestiques de Katete. Sœur Marie-Corinne peut vous démontrer que la vocation religieuse vient parfois en fabricant des biscuits...

Supérieure¹ se rendit à plusieurs endroits reculés de la brousse, réunissant les filles et leur expliquant, au moyen de photos, ce que signifient le postulat, les vœux, le travail pour Dieu des *wamayi* (Sœurs) tant africaines qu'européennes. Mieux que des photos, Sœur Magdalena illustre d'une façon concrète cette chose abstraite et mystérieuse: l'état religieux.

En fin de semaine, la gent étudiante participait à Katete au ralliement final de la campagne des

vocations. Certains de ces jeunes avaient dû couvrir à pied vingt, trente milles... Jusqu'à la plus humble et la plus lointaine des écoles de brousse qui comptait ses représentants!

La soirée du samedi s'ouvrit par un débat oratoire mené par nos étudiantes du standard VI. Le thème en était « la Vocation religieuse est-elle supérieure à la Vocation du mariage? » Les deux camps avaient si bien préparé leurs arguments que les auditeurs ne savaient auquel

¹ Sœur Marie-de-Fatima (Marguerite Legault, des Cèdres).

Qu'est-ce qui se passe dans la tête de Sabina
tandis qu'une novice Rosarian fait son pansement ?
Étonnement? admiration?
désir d'être religieuse infirmière?



accorder la victoire. Enfin la dernière à parler le fit en faveur de la vocation religieuse, et avec tant d'aplomb et de persuasion, que la salle éclata en applaudissements, lui donnant gain de cause. Il y eut bien ici et là quelques hou! hou! de désapprobation... mais la prise de position de l'assistante signifiait son verdict.

A leur tour les garçons jouèrent des sketches pour montrer le rôle du prêtre, du frère enseignant, de la religieuse. La présentation d'un film termina ces *masewero* (amusements) d'un type nouveau. Bon nombre d'entre les spectateurs n'avaient jamais vu se dérouler sur l'écran des *vithuzithuzi* (images) comme ils disent. Quelle ne fut pas leur surprise

de voir évoluer des personnages bien connus: les Rosarian Sisters et l'abbé Kamera, prêtre africain, autrefois vicaire à Katete, aujourd'hui à Kaseye.

Un chant à la Sainte Vierge couronna cette fête, sans précédent dans l'histoire de la Mission, et appela toutes les bénédictions du ciel sur la semence jetée avec tant de profusion par des moyens audio-visuels.

Le lendemain, nos élèves exécutèrent une vraie pièce de village. Mais au lieu de l'immanquable scène de ménage à propos de la *sima* pas cuite, mal cuite ou volée, et le procès comique qui s'ensuit à la cour du chef, l'intrigue mettait en vedette une aspirante à la vie religieuse aux



**“ Jeannettes d’Amérique, Kristina partage votre idéal:
servir joyeusement.”**

prises avec quantité d'obstacles. Evidemment, l'héroïne n'avait pas de chance: ses parents païens allaient consulter les grands-parents, les oncles, les tantes et les anciens du village, et tout le monde était contre. Mais elle se montra si généreuse, si habile et si constante qu'elle retourna leur cœur, les convertit et remporta l'autorisation refusée jusque-là. C'était la première fois qu'un tel sujet était abordé devant la jeunesse de la brousse. Un silence parfait régnait dans la salle; on mangeait des yeux les actrices merveilleuses dans leur rôle; on n'en pouvait croire ses oreilles qu'une fille, sans manquer au respect dû aux *walala* (personnes âgées ou importantes), parvienne à ses fins.

Le ralliement s'acheva sur cette note stimulante. Les groupes se reformèrent aussitôt, car les élèves des postes éloignés devaient tous rentrer chez eux le jour même. L'abbé Rungu, fier et heureux, recueillait au passage des appréciations enthousiastes. Gervasio Banda, 8 ans, et sa sœur Tereza, 6 ans, annoncèrent à Sœur Supérieure leur décision, l'un de se faire prêtre, l'autre religieuse... tout de suite. Sœur Supérieure leur demanda s'ils avaient le consentement de leurs parents. Sur leur réponse affirmative, elle accepta Tereza pour « la prochaine entrée » des postulantes et promit à Gervasio de lui faciliter l'accès au petit séminaire. En manière de certificat, tous deux reçurent... une image! Ils s'en furent donc le cœur content, publiant leur admission. Mais Sœur Magdalena, rencontrée en route, brisa leurs illusions avec quelque chose d'analogue à « t'es bien trop petit, mon ami... » Gervasio très déçu eut alors cette

belle réplique: « Je sais ce que c'est, un prêtre! c'est un jeune homme qui se donne au bon Dieu pour sauver les âmes des autres! »

Peu après la Semaine de la Vocation, un triste événement parut confirmer ces paroles de l'abbé Rungu: « C'est un devoir de suivre sa vocation, quand une fois on a entendu l'appel dans son cœur. »

En septembre, Asteriya, jeune professeur à notre école de Katete, était entrée au postulat des Rosarian Sisters. C'avait été pour elle l'accomplissement d'un rêve longtemps caressé. Au cours de l'année, ses parents, qui l'avaient laissée partir d'assez bonne grâce, regrettèrent leur consentement et la réclamèrent. Par crainte de les fâcher, la pauvre enfant résolut de quitter le postulat sans abandonner pour cela l'enseignement.

Au bout de quelques mois, elle tombait malade. Rien de grave: une grippe, un rhume. L'infirmière du dispensaire, Sœur Marguerite-de-Jésus¹, lui enjoignit de laisser sa classe et de se reposer une semaine. La jeune fille profita de ce congé forcé pour aller à son village voisin de la Mission. Là, dans le but de hâter son rétablissement, on lui administra de ces remèdes africains dangereux parce que trop forts et non dosés. De mauvaises nouvelles arrivèrent bientôt à nos oreilles. Sœur Supérieure se rendit sur les lieux et trouva, de fait, son ex-postulante d'une faiblesse extrême. Elle la ramena à l'hôpital de la Mission où tout fut mis en œuvre pour la sauver. Bons soins, injections, rien n'y fit. Asteriya demeurait dans le même état alarmant. On décida de la transporter à l'Hôpital de Mzimba. Avant le départ, la jeune malade pria le R. P. L. Croussette, p.b.,

de lui donner les derniers sacrements...

Un mois s'écoula. Les nouvelles de Mzimba étaient de moins en moins rassurantes. Le dimanche, 24 juillet, clôture de la Semaine de la Vocation, le médecin nous apprit qu'il n'y avait plus d'espoir. Le 1er août, Sœur Supérieure reçut ce message laconique: Asteriya mourante; venez la chercher.

Mzimba est à une quarantaine de milles de la Mission. Le Père Croussette, Sœur Supérieure et l'infirmière se rendirent immédiatement au che-

vet de la jeune fille. Elle n'avait plus qu'un désir: mourir à Katete.

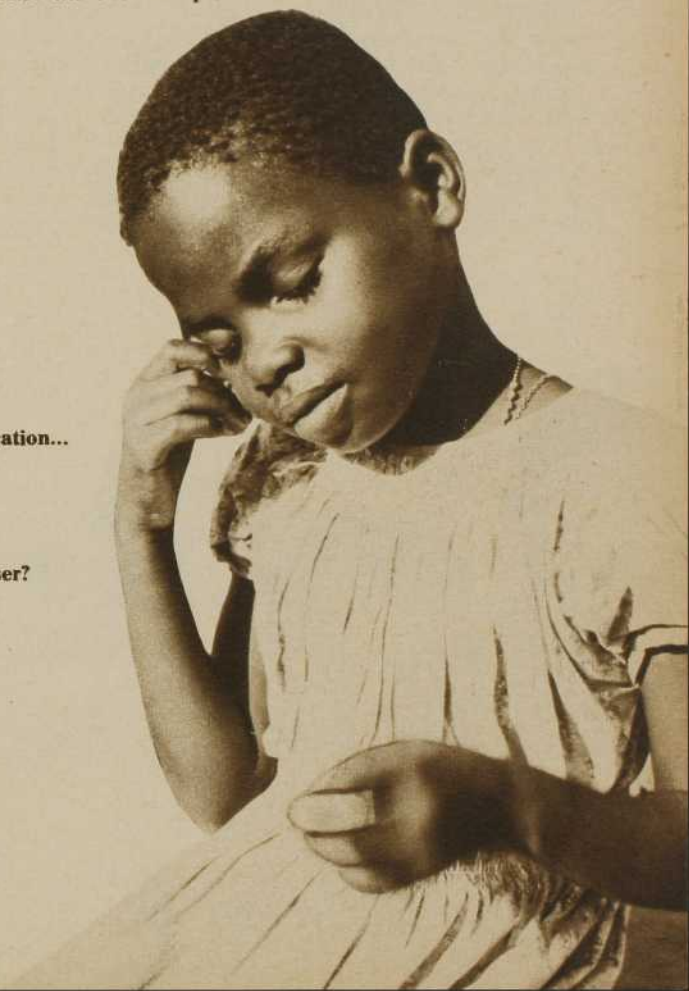
Ramenée à l'hôpital de la Mission, elle y expira le soir même après avoir enduré d'indescriptibles souffrances.

La nouvelle du décès jeta Katete et le voisinage dans la consternation, car Asteriya était bien connue et aimée du petit peuple écolier. Les chrétiens disaient sentencieusement qu'il vaut mieux ne pas disputer à Dieu un bien qu'il s'est réservé, mis à part.

Maryia, 8 ans.

Ce problème de la vocation...

faut-il déjà y penser?



Lettre du Pérou

Pucallpa, 22 octobre 1960

Chers amis lecteurs,

Au temps de mes études, un professeur de composition nous avait proposé en classe comme début de lettre une phrase de ce genre: « Étant donné qu'il pleut, j'ai pensé t'écrire. » Je vous avoue avoir jugé alors que l'exemple manquait d'originalité et ne comportait rien de flatteur pour cette correspondante dont on

se souvient seulement aux jours gris. Aujourd'hui cependant je constate le réalisme de ce bon professeur, car il pleut à verse et j'ai pensé vous écrire. Oui, cela m'est venu soudain, à 1 h. 20 la nuit dernière, quand une pluie torrentielle a fracassé mon sommeil. On eût dit que le toit allait enfoncer sous la



pression de cette masse d'eau déferlant d'une digue rompue là-haut. Le déluge dut ressembler à cela! C'est très efficace pour rappeler la toute-puissance de Dieu, surtout s'il y a accompagnement de tonnerre et d'éclairs. Pour ma part, mes jambes flageolaient lorsque je me levai pour baisser la fragile persienne de ma fenêtre sans vitre ni contrevent... L'eau s'y précipitait à cœur joie. Mon bureau sauvé de l'inondation, je regagnai mon lit, le chapelet autour du poignet. Impossible de me rendormir tellement l'averse tapageait sur la tôle du toit. Je pensai au grand nombre de nos élèves qui habitent des maisons de bambous ou de planches mal assemblées avec toit de chaume plus ou moins troué selon l'âge de fabrication. Je pensai aussi que je ne vous avais jamais entretenus de cela ni de ma nouvelle patrie d'adoption. Et voilà comment, en pleine nuit, la pluie des tropiques m'a suggéré de vous écrire.

Il y a deux ans, me trouvant à Cuba, j'entendis parler du Pérou où Mgr Gustave Prévost, p.m.é., évêque expulsé de Chine par les communistes, venait de prendre possession du vicariat de Pucallpa. La mention des serpents, qui hantent la jungle péruvienne, eut le don de tuer chez moi tout désir d'aller là-bas. A tel point que je passai cette réflexion: « Si jamais vous apprenez ma nomination pour le Pérou, dites-vous bien: cette Sœur-là fait tout un sacrifice! car ça ne me tente pas du tout d'aller vivre dans la jungle! » Mais ô paradoxe! lorsque je reçus mon obédience pour le Pérou, c'est étrange... toutes mes aversions s'écroulèrent comme par en-

chantement. (La Grâce, ça existe certainement, la Grâce avec un grand G, pour nous aider à remplir notre devoir d'état!) Non moins étrange... cette terre inconnue exerça sur moi une réelle fascination, et cela malgré tout l'amour que je portais à Cuba, la belle, la riante et *carinosa* terre ensoleillée des Caraïbes!

En atterrissant à Lima, le 22 janvier 1960, ce fut le coup de foudre quoi! J'aimai tout de suite le pays. Et pourtant c'est une terre difficile, fantasque, presque terrifiante dans sa majestueuse beauté. Ce fut là ma toute première impression, impression qui dure encore. En refaisant pour vous le voyage Lima - Pucallpa, vous aurez une idée assez claire de la complexité de cette contrée et des grands problèmes qui s'y posent.

Après un séjour dans la Ville des Rois (surnom de la capitale), pour y remplir les formalités nécessaires, Sœur Claire-de-la-Providence¹ et moi² montions dans un bimoteur de la Compagnie Faucette, à destination de Pucallpa, premier champ d'action de notre Société au pays des Incas. Il était 7 h. 15 environ. A peine avions-nous décollé qu'on nous servait le déjeuner, et il fallait l'avaler à la hâte en prévision de l'altitude que devait prendre l'avion.

Le Pérou se divise en trois grandes régions si distinctes entre elles qu'on y réfère souvent comme à trois pays en un seul, chacun possédant ses caractères géographiques et humains bien tranchés, ce qui par le fait même crée une sérieuse entrave à l'unité nationale.

¹ Claire Desrochers, de Saint-Charles de Mandeville.

² Sœur Saint-Némèse (Claire Garceau, des Trois-Rivières).

Lima, que nous venons de quitter, est sur la Côte. La *Costa* est une bande de terre aride où à peu près jamais il ne tombe une goutte de pluie; donc où il n'est ni arbre, ni plante, ni herbe qui ne soit le résultat d'une savante irrigation et du travail humain. Nous ne survolons la *Costa* qu'une dizaine de minutes, il me semble, avant d'entrer dans la deuxième région appelée la *Sierra*. L'appareil, qui n'a cessé de monter depuis le décollage, vole maintenant à 18,000 pieds pour ne pas encourir le risque de s'aplatir sur quelque colossal massif de la Cordillère des Andes. Nos petites fenêtres s'embuent, il fait froid, il faut respirer de l'oxygène. On nous passe donc de minces boyaux de caoutchouc lesquels se fixent aux parois de l'avion. Et c'est ainsi que s'effectuera la majeure partie du voyage. J'ai qualifié le relief du sol de terrifiant... C'est que tout en admirant la majesté des pics enneigés qui percent les nuages et pointent menaçants vers tout oiseau métallique, on ne peut s'empêcher de ressentir une certaine frayeur. L'altitude de l'avion, la hauteur vertigineuse des montagnes, la solitude désertique en bas, oui cela impressionne. Il me fit du bien, lors d'une envolée subséquente, de découvrir, très loin, dans la profondeur d'un ravin, le tracé d'un village minuscule. Étrange comme ça rassérène le cœur de sentir que ça bouge en bas, qu'il y a de la vie!

Je ne sais si tous les voyageurs réagissent comme moi, mais depuis mon baptême de l'air, en 1944, à bord d'un avion de la Colonial Airlines volant de New York à Montréal, je considère toujours inconsciemment

l'éventualité d'une panne de moteur et la chute dans le vide. A la vérité, tomber entre New York et Montréal ou tomber dans les Andes péruviennes, on doit bien, peu importe l'endroit, passer à une vie meilleure. Toutefois dans le cas du premier trajet, il y a moyen de s'illusionner en se disant que l'appareil aura peut-être la chance d'atterrir dans un champ; mais dans le second cas, pas d'illusion possible: on ne voit que pics, montagnes par-dessus montagnes, pas un pied carré de terrain plat! Après une heure et demie de ce vol palpitant, on nous fait grâce de l'oxygène. Je note une sensible réaction de détente chez les passagers. Au-dessous, les montagnes défilent toujours, mais verdoyantes cette fois et habitées. Nous entrerons bientôt dans la troisième zone du pays péruvien: la *Selva*, jungle tropicale, région où se situe Pucallpa, terme de notre voyage.

Mes émotions ne sont pas finies: un autre sentiment d'appréhension s'empare de moi... Je n'aurais pas aimé que l'avion s'écrasât sur les pics andins, mais à choisir entre les pics et cette jungle semblable à un océan sans fin, je me demande ce qui vaut mieux... Ah! j'ai beaucoup d'imagination, un peu trop sans doute; alors je dialogue avec moi-même: dans les montagnes nues, l'œil humain aurait chance de nous repérer et l'on ferait de loin pour nous une prière, mais dans cette jungle touffue, enchevêtrée, inextricable, qui pourrait jamais nous détecter? et en supposant que le pilote réussisse un atterrissage forcé sur ce matelas d'arbres tassés les uns contre les autres (ce qui est impossible), combien d'animaux, des espèces les

moins bénignes et les moins accueillantes, se délecteraient de cette manne tombée du ciel?

Un instant j'ai cru que les fantaisies de mon imagination tournaient à la réalité, car ces mêmes arbres se rapprochaient tout à coup singulièrement. Notre appareil va les heurter... Un léger choc et nous sommes... à terre! Personne ne m'a avertie qu'il y aurait une escale dans la jungle. Des Américains protestants possèdent en ce lieu reculé une immense base. La piste d'atterrissage est en dehors du village, voilà pourquoi je ne l'ai pas aperçue.

Quelque vingt minutes de vol encore et nous descendons à Pucallpa, soit après deux heures et quart de trajet au-dessus de la formidable muraille andine.

Nous avons laissé Lima avec sa brume et son humidité glaciale, franchi la Cordillère neigeuse, et nous voici sous un soleil impitoyable suant à grosses gouttes. C'est à se demander si l'on ne rêve pas! Oui, c'est bien trois pays que nous venons de traverser en un temps relativement court. Par voie de terre, nous aurions mis, selon l'état des routes, de quatre jours à trente pour couvrir la distance Lima - Pucallpa. Les montagnes se survolent plus facilement qu'elles se contournent, et c'est là la raison de l'abandon de la jungle et de son isolement du

reste du pays. Mais j'allongerais beaucoup trop cette lettre si je commençais à traiter ce sujet. Ce sera pour une autre fois, s'il vous intéresse d'en apprendre davantage sur ce cher Pérou et ses problèmes devenus miens.

J'oserais dire: il faut que cela vous intéresse car je constate un peu plus chaque jour combien nous sommes choyés au Canada, à tous les points de vue: géographique, climatique, éducationnel et même politique, sans parler — et ce n'est pas le moindre — du confort moderne. Je suis convaincue qu'il en découle pour le peuple canadien une mission, une obligation voulue par la Providence, de se tourner vers les peuples présentement moins favorisés, de leur tendre une main fraternelle, de les aider tant économiquement que spirituellement et moralement.

Donc, si cela vous intéresse, je reviendrai et vous parlerai de mes grands et grandes élèves que j'aime bien, qui m'aiment bien, et que vous aimez vous aussi. Ensemble nous formerons une seule immense famille très unie, et ce sera, je pense, le meilleur antidote contre les luttes fratricides, les injustices sociales et les régimes totalitaires, asservisseurs du genre humain.

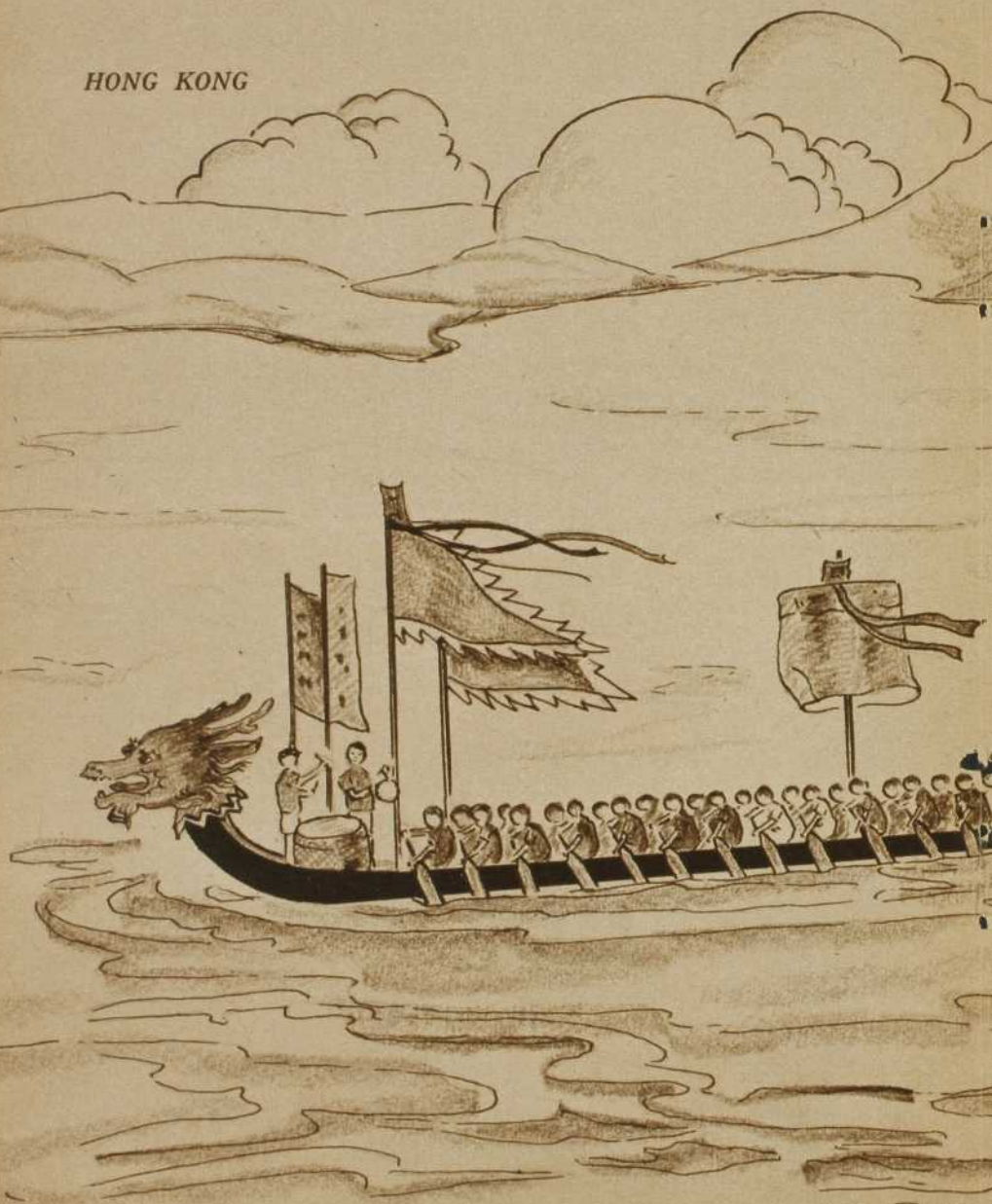
Alors c'est entendu, j'attends un signe de vous. Voici mon adresse:

Sœur Saint-Némèse, m.i.c.

Las Hermanas Misioneras de la
Inmaculada Concepcion
Pucallpa, Peru.

LA FETE DES BAT

HONG KONG



TEAUX-DRAGONS

par Sœur JOSEPH-ARTHUR¹, m.i.c.

Le 5 du 5e mois est un jour néfaste en Chine, (tou) venimeux, disent les Célestes. Pour chasser les mauvais esprits, on a coutume de mêler du phosphore rouge au vin du dîner en guise de préservatif contre les épidémies.

Dans les provinces du centre et du sud on célèbre aussi la fête des bateaux-dragons, en mémoire d'un mandarin qui se donna la mort en l'an 450 avant J. C., par loyauté envers sa patrie.

Waat Yuen, c'était son nom, se dépensait depuis longtemps au service de son roi dont il possédait la confiance. Un jour, les deux fils du monarque, jaloux de son prestige, l'accusèrent à faux et déterminèrent son exil. Avant de s'éloigner, le serviteur fidèle s'en alla consulter un philosophe afin de connaître le meilleur remède à sa disgrâce. Le Sage répondit: « Mon ami, il y a des mesures plus courtes qu'un pied et d'autres plus longues qu'un pouce. Rien ici-bas ne nous satisfait pleinement. Notre intelligence s'avère impuissante à tout saisir et nombre de problèmes restent sans solution, car l'esprit (gwai hok) ignore le mystère de la vie. Ainsi, en ce moment, je le vois incapable de guérir l'amertume de ton cœur. »

Navré, Waat Yuen se dirige vers la rivière de Bok Loh Gong qui coule ses eaux non loin. Les cheveux

¹ Laura Thérien, de Saint-Léonard d'Aston.



flottant sur ses épaules, il chante à la mer sa complainte douloureuse. Soudain, une barque glisse sur l'onde et accoste en face de lui. « Que fais-tu ici, noble mandarin ? » dit le pêcheur. Waat Yuen reconnaît un ancien compagnon à la cour royale, Ging Sieou, banni lui aussi du palais par le faible souverain. Il lui raconte son malheur : « Le monde est corrompu et ma conscience refuse de suivre ses maximes. Je préfère l'emprisonnement dans le ventre d'un poisson. »

Au même instant, le pays entre dans la consternation. Atteint d'une implacable maladie, le roi sent sa fin toute proche. « Je mourrai demain, confie-t-il à son officier, mais auparavant, il faut que tu rejoignes Waat Yuen et lui remettes cette lettre. »

L'homme prend en hâte le chemin suivi par le loyal mandarin. Ging Sieou, le pêcheur, est toujours là sillonnant la rivière.

— De grâce, dites-moi où je puis trouver Waat Yuen.

— Waat Yuen s'est noyé à mille pieds d'ici. Impossible de le repêcher, car c'est aujourd'hui le 5 du 5e mois et le vent de l'est souffle avec violence. Les Baai Fung Gwai Mat (dieux du vent) sortent des profondeurs et gare à ceux qu'ils attrapent ! Mais voici, je connais un moyen : au village voisin, on garde une barque aux cinq dragons. Nous couperons la tête et la queue de ces animaux et les fixerons à cinq barques. De la pagode, nous emporterons cinq tambours et cinq cymbales. Cinquante pêcheurs robustes et forts monteront avec nous et nous voguerons en frappant les instruments. Alors les dieux surgiront, mais à la

vue des monstres, ils rentreront vite sous les flots. Allons !

Tel que suggéré par le vieux connaisseur, la procession des bateaux-dragons se mit en marche. Les Gwai Mat bondirent ensemble hors de l'eau, mais pour s'enfoncer aussitôt, saisis de peur. Et l'on atteignit sans peine le rivage. O déception ! cependant : le mandarin Waat Yuen avait disparu, ne laissant que le sachet de cire où l'on découvrit sa complainte, sorte de testament.

L'année suivante, un nouveau roi accédait au trône. Déguisé en pêcheur, il se rendit, sur un bateau-dragon, au pied de la montagne de la rivière Bok Loh Gong et la contourna trois fois en souvenir du héros défunt.

Voilà pourquoi, depuis ce jour, quand arrive le 5 de la 5e lune, les Chinois revêtus de leurs plus beaux habits courent en foule au bord des lacs ou des rivières. L'écho résonne des chants du folklore ou de mélodies jouées sur la flûte chinoise, amusements destinés à tromper l'attente d'un événement fort prisé : la parade des bateaux-dragons ! Ces bateaux ont une forme tout à fait spéciale : cent pieds de longueur, mais si étroits que deux personnes peuvent difficilement s'y asseoir côte à côte. La charpente représente un dragon dont la gueule béante (la proue) montre ses crocs. Les côtés sont peints en rouge et or, avec dominante du rouge, couleur du chiffre 5 et symbole du cœur comme aussi du feu.

Outre les rameurs, parfois une cinquantaine, l'équipage se compose de porteurs de drapeaux et de joueurs de cymbales ou de gongs qui font un bruit assourdissant. Tous leurs mouvements exigent une parfaite

coordination: un geste maladroit et le bateau chavire!

La nuit venue, le festival tourne à la féerie! Décorées de lanternes de couleur, les légères embarcations émergent comme des fées des eaux sombres, glissent silencieusement sur l'onde, puis disparaissent dans la leur phosphorescente d'une nuit d'été.

Pourtant, ces pageants ne présentent, dit-on, qu'un pâle reflet des incomparables spectacles d'il y a un siècle, alors que le chef de chaque équipage, habillé de blanc, tenait en sa main droite une bannière dont les ondulations réglaient les gestes

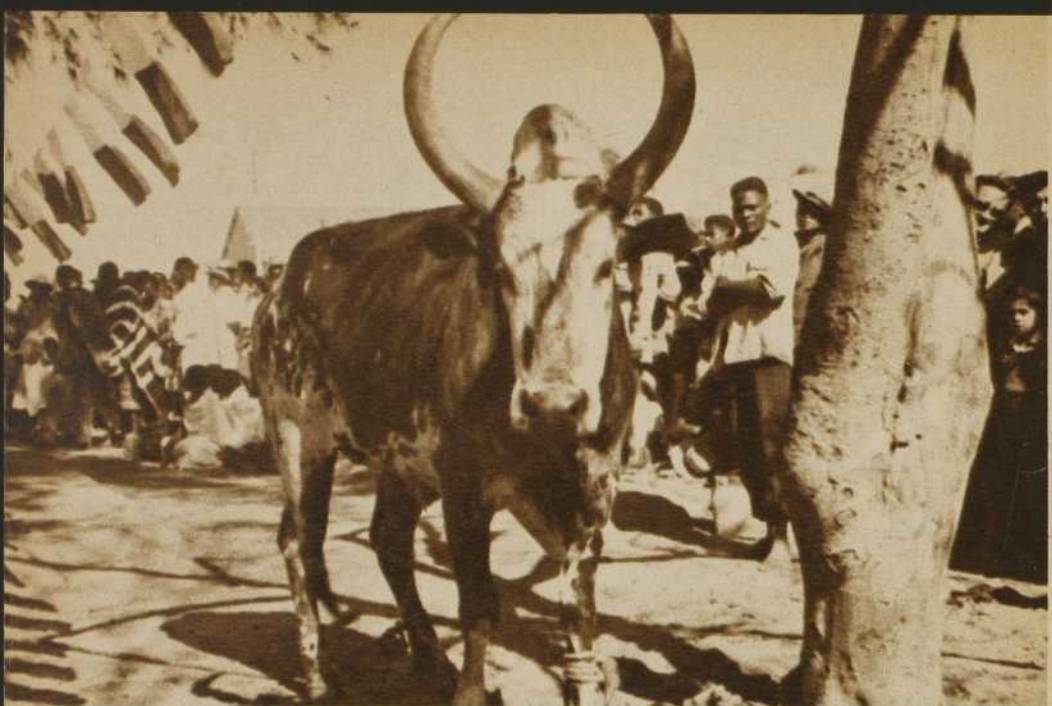
des rameurs. Le bras gauche, emprisonné dans une manche très large et très longue, décrivait, dans un balancement rythmique, au gré des vagues, les mouvements gracieux d'une danse de cérémonie.

Mais ces régates constituaient un divertissement fort dangereux, d'autant plus que, par superstition, personne ne devait porter secours aux victimes. On provoquait même les accidents sous prétexte de sacrifices à offrir aux Gwai Mat, dieux du vent. Aussi la Chine moderne a-t-elle renoncé à ce genre de sport pour ne conserver que la parade et les autres réjouissances du festival.

Déception des étudiants africains à Moscou

FRIBOURG — (AIF) Plusieurs étudiants africains de l'Université de Moscou, outrés de la manière dont ils étaient traités par leurs hôtes soviétiques, viennent de porter un coup sérieux à la légende de l'amitié des communistes pour les jeunes nations d'Afrique et d'Asie. Trois étudiants médecins ont déclaré, à leur arrivée à Francfort: « Nous en avons assez des Russes! » Ces Africains — M. Théophilus Okonkwo, âgé de 28 ans, de Nigéria, M. Andrew R. Amar, 27 ans, d'Ouganda, et M. Michel Ayih, 28 ans, du Togo — ont envoyé une lettre ouverte à tous les gouvernements de l'Afrique et au Secrétaire général des Nations Unies pour dénoncer la discrimination raciale et les mauvais traitements dont ils ont été l'objet pendant leur séjour à Moscou. Au cours d'une conférence de presse, ils ont affirmé qu'eux-mêmes et beaucoup d'autres étudiants africains quittaient Moscou ne pouvant supporter la pression constante que le parti communiste exerce sur eux. « Nous sommes partis et d'autres partent encore à cause des mesures de restrictions à notre liberté et même des brutalités que nous avons dû endurer. Les étudiants africains et asiatiques se rendent compte qu'à Moscou on les utilise comme agents de la politique de puissance du gouvernement soviétique. L'an dernier, 150 étudiants se sont ainsi retirés; des douzaines d'autres, profondément déçus, s'apprentent à le faire encore cette année.

Fides



MORONDAVA, MADAGASCAR

Le sacrifice du bœuf

Il y a quelques mois, tout Madagascar célébrait dans l'enthousiasme son indépendance nouvellement acquise.

A cette occasion, les fêtes se sont multipliées, pleines de solennité dans la Capitale, plus modestes mais non moins joyeuses dans les autres parties de l'Ile. Morondava a commémoré l'événement par des cérémonies religieuses et des réjouissances populaires: danses de folklore, courses de pirogues, d'automobiles et de bicyclettes, joutes de football, bal franco-malgache, etc.

Le clou des manifestations ce fut

toutefois le baptême de la Place dite de l'Indépendance, sanctionné, suivant la coutume traditionnelle des ancêtres, par l'immolation rituelle d'un zébu (bœuf à bosse).

Après le dévoilement de la stèle commémorative, la bête, couchée sur le flanc et les pattes attachées, est traînée à l'endroit du sacrifice. Sur une natte au milieu de la Place, on dépose une bouteille d'alcool, un brûle-parfum et de l'encens. Des femmes sont accroupies sur le sol, non loin de l'animal; les hommes forment un groupe à part. Rythmés par des battements de mains et par

le son du tambour, leurs chants s'élevaient en strophes appropriées à la circonstance. On y implore l'Être suprême et aussi les ancêtres, les priant de descendre bénir le pays, son Président, tous les Malgaches, et de garder à jamais leur indépendance.

Des charbons enflammés sont jetés sur l'encens. A côté brille la lame bien affilée de deux grands couteaux de boucherie pour l'immolation. Le chef remplit un verre d'alcool et le présente aux autorités officielles de la ville; il en boit lui-même une gorgée à même le flacon qu'il fait ensuite circuler parmi les femmes. Celles-ci goûtent la boisson à tour de rôle; les hommes se partagent le reste.

Suit un long discours pendant lequel la victime du sacrifice a la tête

tournée vers l'Est; on la frappe continuellement avec une baguette. Puis vient l'égorgeage à la manière habituelle, par section de la carotide. Le sang jaillit avec force. Un homme en recueille dans le creux de ses deux mains pour asperger la base de la stèle.

Aussitôt commence le dépeçage. Les quartiers de viande placés sur le feu rôtissent en un clin d'œil et sont ensuite distribués à la foule qui s'en régale en chantant et en dansant.

Les anciennes coutumes de Madagascar, en régression surtout chez nos Sakalava, resurgissent pourtant lors des grands événements de leur vie. Ces vestiges du paganisme s'obstinent à relever la tête et cela, même dans les régions les plus touchées par le christianisme. Aux environs de Tana-

On traîne le bœuf près de la stèle commémorative.



narive, des manifestations du genre, centrées sur le sacrifice d'un zébu, se déroulent presque chaque mois autour des tombeaux des rois ou des personnages célèbres.

Pour les Malgaches encore attachés aux croyances primitives, les défunts conservent dans l'au-delà

leurs besoins matériels comme les sentiments d'amour ou de haine qu'ils nourrissaient ici-bas. C'est pour leur rappeler leurs joies terrestres ou pour apaiser leur vengeance, qu'on leur sacrifie des animaux, et notamment le bœuf, acteur de premier rang dans les fables et légendes du pays.

Sœur Marie-Hélène, m.i.c.

(Rose-Hélène Turgeon, de Saint-Anselme).



L'animal

tourne

la tête

vers

l'Est...

L'Adaptation de la Religieuse- Infirmière en Mission

par Sœur Eustelle-de-l'Eucharistie¹, m.i.c.

Sr Saint-Sylvère
(Deschapelles, Haïti)



Causerie donnée à la réunion de l'Entraide Missionnaire, 21 septembre 1960.

Le R. P. Charles, S.J., a dit de l'adaptation: « Toute la science des missions est là... là vont, si elles veulent vivre, toutes les méthodes¹. » S'adapter, c'est accueillir; et « accueillir, c'est non seulement ouvrir les bras, mais bien courir à la rencontre des hommes concrets avec leurs habitudes, leurs traditions, leurs attentes, leurs rêves¹. » Parlant ailleurs de la méthode missionnaire, le missiologue jésuite ajoutait que cette méthode doit être conforme à la nature de l'Église, « à cette nature:

l'Église est une Mère... Lorsque l'Église aura montré au monde entier son visage maternel, il n'y aura plus de problème missionnaire et la première chose que le missionnaire envoyé par l'Église doit faire, c'est de montrer ce visage maternel². »

Nous entrevoyons sous ces textes quel rôle de charité patiente sera celui de la religieuse infirmière en mission et quelle adaptation profonde il suppose.

Pour nous, infirmière missionnaire en Haïti depuis dix ans, après l'avoir

¹ Eustelle Samson, de Lauzon.

été treize années en Mandchourie, adaptation signifie détachement presque absolu de nos idées et de nos coutumes pour nous plier à celles de notre peuple d'adoption.

Une infirmière, qui quitte le Canada avec la résolution bien arrêtée d'appliquer en mission les techniques courantes de nos hôpitaux, va tout simplement en quelques mois perdre son enthousiasme et se décourager, car local, personnel auxiliaire et moyens ne sont pas adéquats pour réaliser même ce qui existe de plus modeste à Montréal. Il faut savoir se contenter du strict nécessaire et du moins commode: cela demande du renoncement, de l'ingéniosité, de l'esprit d'initiative, de la patience et de la bonne humeur.

Le dispensaire de Charpentier où nous travaillons est cependant l'un des mieux pourvus: eau courante, électricité grâce à un Delco, laboratoire assez bien monté; sa proximité de la ville des Cayes permet de renvoyer au médecin les cas embarrassants. Au point de vue matériel et médical, nous sommes mieux partagée que nos compagnes de la Côte ou de la brousse de l'Afrique Centrale Britannique. Certaines de nos infirmières du Nyassa-Nord exercent leur profession dans un local à toit de chaume, au parquet et aux murs de terre durcie; point d'eau courante ni d'électricité; laboratoire sommaire; le médecin du district fait de rares apparitions. Notre révérende Mère Générale a bien raison de réitérer souvent cet avertissement à ses filles tant infirmières qu'enseignantes: « Servez-vous de toutes ces utilités modernes dont nous disposons au Canada, mais ne vous y attachez pas: en mission, vous ne les retrouverez pas. »

Pour répondre aux suggestions émises par le Comité Hygiène et Médecine, nous avons cru bon d'esquisser une de nos journées à Charpentier, y relevant les principaux sujets d'adaptation. Dès 7 h. 30 du matin, il nous faut être au poste, car une soixantaine de malades nous attendent dehors sur des bancs. C'est l'heure où, à notre Maison Mère de Montréal, vient de finir la messe. Tout de suite vous pouvez déduire que l'horaire de nos exercices spirituels a dû être modifié pour s'accorder aux habitudes de la vie haïtienne. Lever plus matinal compensé par la sieste de l'après-dîner. Les paysans qui composent notre clientèle se lèvent avec l'aube, afin d'éviter les longues marches ou les randonnées à dos d'âne sous le soleil ardent. De 7 h. 30 à 11 h. 30, nous sommes donc au service des malades.

Nous avons le bonheur d'avoir à Charpentier une compagne technicienne qui a charge du laboratoire et fait les principales analyses, ce qui facilite les diagnostics. Quatre aides-infirmières haïtiennes, formées par nous, nous secondent. A leur égard une réelle adaptation s'impose: adaptation à leur tempérament, à leur mentalité, à leur rythme de vie plus lent que le nôtre. Il faut savoir patienter, redire plusieurs fois la même chose avec une humeur égale, se tenir de *peser sur l'accélérateur*, éviter les minuties, ne point exiger d'elles ce que nous exigeons de nous-même. Si le travail demandé n'a pas la perfection espérée, apprécier d'abord ce qui est bien fait, puis ajouter de petits conseils techniques pour obtenir mieux une autre fois. Pour que les autochtones donnent leur plein rendement, il faut qu'on

leur témoigne de la confiance, qu'elles se sentent aimées et comprises: belle charité qui deviendra réciproque et allégera singulièrement la fatigue, le poids du jour et de la chaleur.

Les patients sont traités l'un après l'autre par ordre d'arrivée. L'aide-secrétaire nous a devancée et inscrit sur une carte le nom et l'adresse de chacun. De la salle d'attente, ils sont

appelés à la salle de consultation. Après avoir examiné le patient et posé des questions, il faut immédiatement établir le diagnostic, d'où la nécessité de développer notre esprit d'observation. Sur la carte nous indiquons l'injection et les remèdes appropriés à la maladie. Une aide-infirmière exécutera les prescriptions. Au Département du Sud d'Haiti,

Au dispensaire de Charpentier (Haïti).

"A cheval sur son âne, ma p'tite mamzelle Marianne" s'en vient consulter
Sœur Eustelle-de-l'Eucharistic et Sœur Marie-Laura (Eva Marier, de Québec).



tout comme en Mandchourie, on croit par-dessus tout à la puissance de l'injection pour guérir. Pas de maladie qui ne se traite sans ce moyen magique. Donc, se conformer à ce point de vue indigène nous mérite la confiance des gens... et la confiance, c'est la porte d'entrée de l'apostolat... Bien entendu, les consultations se tiennent dans la langue du pays. Le français a beau être la langue officielle de l'île, le créole est le langage du peuple. Est-il besoin de souligner l'impérieuse nécessité pour la religieuse missionnaire infirmière de posséder à fond la langue du pays? Comment soulager un malade si nous ne le comprenons pas? Comment poser du baume sur ses plaies morales? Comment lui enseigner à supporter chrétiennement ses souffrances, lui rappeler sa religion ou lui révéler le christianisme? C'est dans sa langue maternelle que l'on souffre et que l'on se rapproche de Dieu!

Benoît XV disait: « Parmi les choses que le missionnaire doit apprendre par la base pour les posséder à fond, il faut mettre au premier rang la langue de la population à laquelle il est destiné. Il ne se contentera pas d'une connaissance rapide de la conversation. Il voudra en user avec aisance et correction, sachant bien ce que vaut l'art de la parole pour gagner l'attention et la sympathie du populaire; or il se doit à tous, aux illettrés comme aux savants⁶. »

Pie XI, dans ses recommandations aux Ordres et Sociétés missionnaires, insiste sur « l'étude de la langue ou des langues du territoire auquel ils (les jeunes missionnaires) sont destinés⁷... ».

Pie XII mentionne ce point dans

Evangelii Præcones: « ils (les missionnaires) doivent connaître les langues, celles surtout qui leur seront nécessaires⁸... »

Qu'on nous permette une observation personnelle: devant nos aides-infirmières et nos malades, employons toujours la langue du pays même lorsque nous avons à nous entretenir avec une compagne de notre nationalité. C'est là une délicatesse de l'adaptation.

Sous une autre forme, en ce qui a trait aux remèdes indigènes, l'adaptation a son mot à dire. Supposons un cas comme celui-ci, fréquent d'ailleurs: une fillette, qui ne peut marcher tant la fièvre l'accable, nous est amenée sur le dos de son père. Depuis la veille au soir, frisson, grosse température, céphalalgie intense, vomissements. Nous sommes en présence d'une malaria, cette maladie si commune en Haïti, et particulièrement dans le Département du Sud. Pour confirmer notre diagnostic, la technicienne prend une lame. En attendant le résultat, nous poursuivons le questionnaire: la fillette nous dit avoir absorbé une infusion « derrière dos » ou sorte de feuillage amer, fébrifuge bénin fort en usage dans les campagnes. Nous félicitons l'homme d'avoir donné cette bonne médication et l'engageons à la continuer tout en y ajoutant nos propres remèdes. Évidemment, l'infusion « derrière dos » ne serait pas nécessaire; mais nous observons ce principe: ne rejeter que ce qui est franchement contre l'hygiène et l'asepsie; tolérer toutes les coutumes inoffensives comme cette tisane ou encore l'application de feuillage en cataplasme; surtout ne jamais sourire devant ces procédés. A l'Hôpital du Limbe,

Souci d'une maman haïtienne.
Bébé a la malaria.



pour gagner la confiance des gens, une compagne infirmière respecte la tradition des cataplasmes de feuillage, bien que ce genre de traitement mettent littéralement ses patients « dans de beaux draps », et que ces draps soient ceux de l'hôpital!

Par contre il faut savoir s'opposer aux traitements indigènes qui entraînent l'aggravation du mal. Ainsi, tous les matins, un flot de miséreux affectés de plaies syphilitiques, tuberculeuses, de toutes grandeurs, défilent au dispensaire. Nous les pansons avec beaucoup de charité dans une salle spéciale. A tous nous devons défendre expressément d'appliquer, une fois rentrés chez eux, de la boue, des toiles d'araignées, des feuillages, ce qu'ils ne manqueront pas de faire s'ils ne sont pas satisfaits de nos pansements. Par une chaleur torride, panser ces plaies qui répandent une odeur nauséabonde, et cela au milieu de la cacophonie des cris d'enfants, exige l'adaptation surnaturelle de l'esprit à l'esprit de l'Évangile: voir en tous ces miséreux des membres souffrants du Christ; avoir la patience de traiter avec douceur et affection le centième tout comme le premier.

A l'égard des objets superstitieux que portent nos malades comme préventifs ou curatifs, nous suivons le conseil de S. Exc. Mgr Augustin, auxiliaire à Port-au-Prince. Dans une conférence spéciale à des infirmières, ce prélat de nationalité haïtienne a recommandé d'enlever aux malades ces choses, mais d'avoir toujours soin de les remplacer par quelque insigne catholique: médaille, chapelet. Ces talismans consistent d'ordinaire en deux perles enfilées attachées au poignet, en une petite clef, en des

sachets contenant des prières et suspendus au cou. Aux enfants on met une chemise rouge, cette couleur ayant la vertu d'apaiser les esprits des ancêtres. Si vous enlevez la petite chemise rouge, vous devez la remplacer par un autre vêtement. Naturellement, il faut en chaque circonstance expliquer l'impuissance des superstitions et proposer le recours à la Très Sainte Vierge ou aux saints. Haïti est un pays catholique; la population baptisée connaît *Maman la Vierge*, même si les croyances fondamentales sont nébuleuses et entachées de superstitions.

Des compagnes, ex-missionnaires d'Afrique, nous ont fait remarquer que le conseil de Mgr Augustin, valable en pays catholique, ne le serait pas en pays païen où la médaille et le chapelet seraient regardés comme de nouvelles amulettes. Dans nos missions du Nyassaland et de la Rhodésie, la médaille est le signe distinctif des catéchumènes, la croix des futurs baptisés, et le chapelet des chrétiens. Médailles et chapelets ne sont jamais distribués à des non-chrétiens. Nos infirmières essaient d'obtenir des malades — ou de leurs parents quand ce sont des enfants — qu'ils renoncent à leurs remèdes superstitieux: certains les abandonnent quitte à les reprendre si les médicaments européens ne produisent pas la guérison.

En Afrique comme en Haïti, nos dispensaires ne sont ouverts que dans la matinée. Mais ici encore l'adaptation demande que cette consigne souffre des exceptions: cas d'urgence, patients venus de loin, nouveaux venus qui ignorent le règlement, pauvres gens des environs qui ne comprennent pas grand-chose



**Au dispensaire de Nkata Bay, Nyassaland. "Kamwana kakwala"
(bébé est malade), a dit cette jeune maman Tonga à
l'infirmière, Sœur Saint-Bonaventure (Hedwidge Lapierre, de Sainte-Marie de Beauce)**



à un règlement et qu'un refus blesserait. La consigne est excellente; sans elle le dispensaire serait assiégé jusqu'au soir et l'infirmière avec; mais que la consigne soit toujours appliquée avec souplesse, tact, douceur et patience.

Cette façon de tenir le dispensaire nous laisse la latitude de faire au besoin, dans l'après-midi, des visites à domicile, de nous prêter à diverses occupations, et aussi d'accomplir nos exercices spirituels sans qu'il se déclenche de ces tristes conflits — comme le cinéma aime en illustrer — entre la charité envers le prochain et les devoirs envers Dieu prescrits par la Règle.

Kathryn Hulme a posé le problème « religieuse contre infirmière » dans son roman « Au Risque de se perdre ». L'héroïne, Sœur Luc, infirmière en mission au Congo, écourté ses exercices spirituels

parce que surchargée de travail : elle accomplit la tâche de deux infirmières. Nous ne discuterons pas du cas particulier de cette religieuse infirmière missionnaire qui n'a jamais eu, en premier lieu, de vraie vocation religieuse et n'a jamais pu comprendre le sens du don total de soi selon la volonté de Dieu manifestée par la Règle et les supérieures qui représentent Dieu. Mais le problème « religieuse contre infirmière », le difficile accord entre Marthe et Marie, le dilemme horaire de la Maison Mère et œuvres d'apostolat, trouvent leur réponse dans l'admirable discours de S. S. Pie XII aux religieuses infirmière (24 avril 1957): « Afin qu'une telle vie religieuse ne soit pas mise en danger par votre œuvre d'assistance des malades, disait le Souverain Pontife, vous devez réagir contre tout ce qui s'oppose à l'esprit de consécration absolue et permanente à Dieu.

« Faites attention par exemple à cette attitude désordonnée et inquiète, qui ne laisse ni temps ni calme, pour retrouver le Seigneur, L'écouter, Lui demander quels sont ses désirs, ses volontés, ses préférences, Lui rendre compte de ce que vous avez fait.

« Faites attention à ce qui pourrait vous arracher trop souvent à la vie de Communauté: si celle-ci comporte quelques renoncements, elle est aussi une protection efficace pour votre vie intérieure et un grand exercice de charité »...

« Si Nous vous avons recommandé de ne rien accepter qui puisse nuire à l'authentique esprit religieux, Nous devons aussi vous faire observer que certains horaires et usages pourraient parfois rendre moins efficient et moins

facile votre rôle auprès des malades. Les Supérieures doivent se montrer, en cela, sages et vigilantes. Vous devez être des religieuses et, en même temps, assister les malades: il faut vous appliquer à avoir présentes à l'esprit ces deux exigences et à y satisfaire ¹⁰. »

Ces paroles du Saint-Père s'entendent également des religieuses infirmières en mission, de même que ces autres appuyant sur la nécessité d'une préparation professionnelle soignée: « Il ne suffirait pas pour cette œuvre d'être des religieuses, ni même des religieuses parfaites; il est nécessaire de posséder également les connaissances techniques, indispensables, relatives aux nouvelles méthodes de cure, aux nouveaux instruments qui doivent être employés, aux nouveaux remèdes qui doivent être administrés ¹¹. » Ici qu'on nous permette de formuler une remarque et un vœu, au nom de nos infirmières d'Afrique et de quelques infirmières d'Haïti qui, bien souvent, sont confrontées avec une tâche à laquelle elles n'ont pas été préparées, par exemple en obstétrique et en petite

chirurgie. N'y aurait-il pas moyen de leur procurer, dans un hôpital, avant le départ, des cours post-gradués qui les enrichiraient de notions solides et d'une précieuse expérience pratique qu'attesterait ensuite un certificat médical? Pour nos infirmières missionnaires, ce serait là une sûreté, une compétence réelle dont bénéficierait leur apostolat.

Nous terminons ce modeste exposé de l'adaptation par ce mot de S. Exc. Mgr Maury, Délégué Apostolique à Dakar, reconnaissant que la religieuse infirmière en mission est à l'avant-garde des contacts humains, d'où pour elle le devoir d'être adaptée à sa tâche spirituellement et techniquement: « Parmi les malades, certains n'auront encore jamais rencontré l'Église et la rencontreront pour la première fois en la personne de cette religieuse; de sorte que, lorsqu'ils rentreront chez eux, ils se représenteront l'Église d'après le premier témoignage qu'ils en auront reçu et d'après la manière dont ce témoignage aura été porté par l'infirmière qui les aura soignés. C'est à travers elle qu'ils verront l'Église ¹². »

² Cité par Mgr J. Malenfant, la Vocation missionnaire, p. 92

³ R. P. P. Charles, Études Missiologiques, ch. III, p. 115

⁴ idem

⁵ idem, pp. 156, 157

⁶ Maximum illud, le Siège Apostolique et les Missions I, p. 38

⁷ Décret Lo sviluppo, idem. 68 p.

⁸ le Siège Apostolique et les Missions II, p. 205

⁹ Discours lors du 1er Congrès italien des religieuses infirmières, G. Courtis, les États de perfection, p. 339

¹⁰ idem, p. 341

¹¹ idem, p. 341

¹² Problème de la Religieuse d'aujourd'hui, le Rôle de la Religieuse dans l'Église, pp. 140, 141

LA LOI DE BOUDDHA AU JAPON

par Sœur Marie-de-la-Rédemption¹, m.i.c.

Origines du bouddhisme

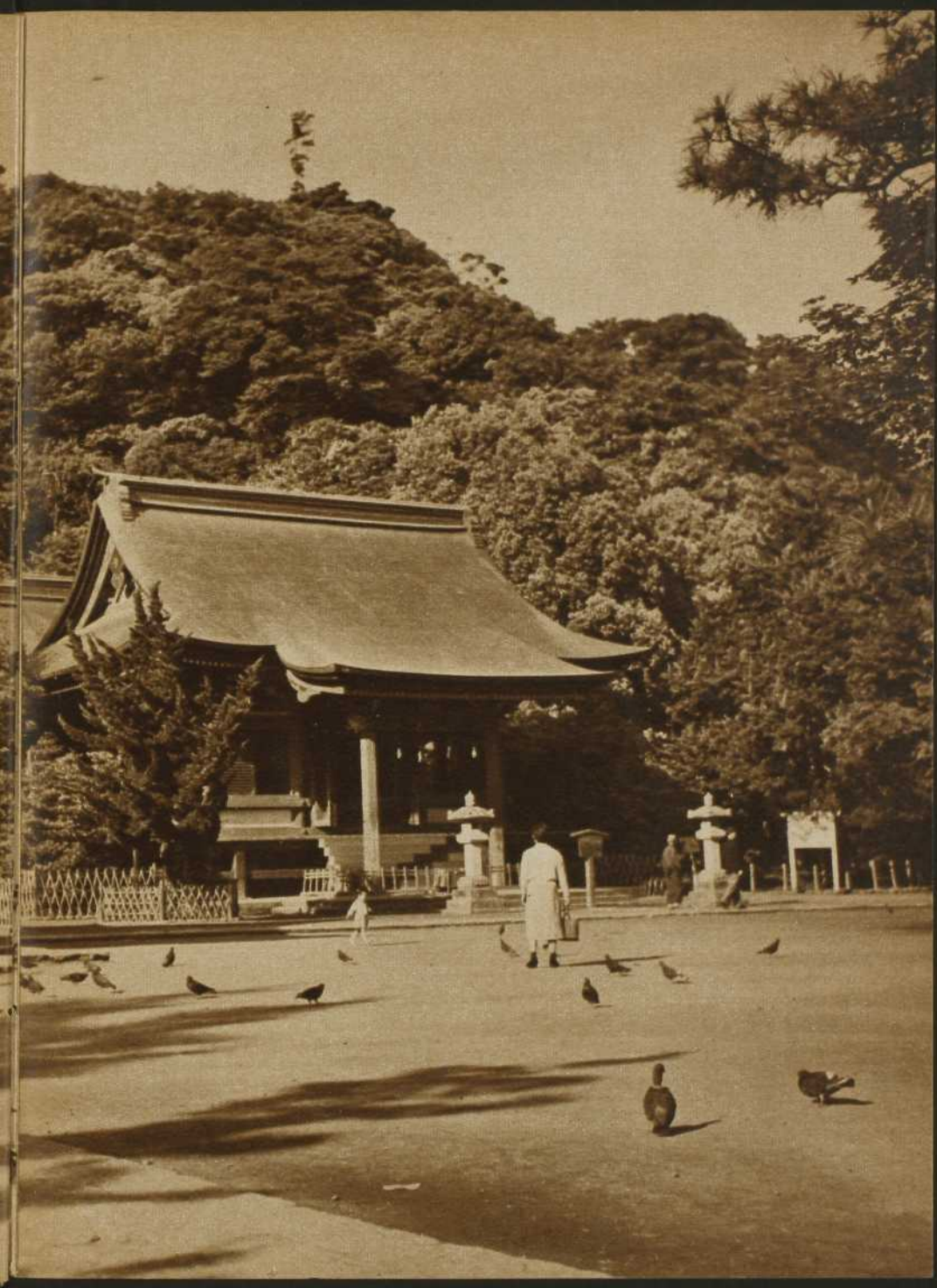
Il y a environ vingt-cinq siècles, à Kapilastu, sur la frontière du Népal, vivait Siddharta Gautama, fils de roi, riche et choyé.

Une éducation raffinée, l'absence de tout contact avec les misères humaines, auraient dû faire de ce prince l'homme le plus heureux de la terre, et pourtant, ces avantages lui laissaient le cœur vide.

A vingt-neuf ans, désireux de connaître d'autres horizons, il quitta le château paternel, accompagné de Channa son charretier. En chemin, il fit d'abord la rencontre d'un vieillard tout courbé. Premier choc pour la sensibilité du jeune Hindou!... Qu'est-ce que l'homme? où va-t-il? pourquoi cette décrépitude?... autant de questions qui surgirent en son esprit.

Un peu plus loin, un blessé gisait sur le bord de la route. L'émotion gagnait de plus en plus le prince. Il croisa ensuite un cortège qui conduisait un mort au bûcher funéraire. « Que signifie tout cela: vieillesse maladie, cercueil? — Maître, répondit Channa, personne en ce monde n'échappe





aux souffrances, c'est le lot de tout individu, fût-il de lignée royale.»

Cette nuit-là, sur sa couche somptueuse, Siddharta Gautama ne put trouver le repos; trois fantômes: la

douleur, la caducité, la mort, hantaient son imagination. Comment chasser ces spectres et en débarrasser du coup l'humanité? La tête dans les mains, il commença à réfléchir.

Revêtu du froc des moines mendiants, Siddharta s'en fut ensuite dans un monastère de Brahmanes, mais bientôt, déçu de l'enseignement des maîtres de cette école, il se retira: les recherches abstraites n'apportaient aucune solution pratique aux problèmes de la vie; et d'autre part, les mortifications excessives affaiblissaient le corps en empêchant le travail de l'intelligence. Telle n'était pas la voie qu'il cherchait.

S'enfonçant encore plus dans la solitude, Siddharta atteignit la montagne de Tuyet Son. Il s'assit sous un figuier, les jambes croisées, immobile, et resta là six années, ne prenant pour nourriture qu'un grain de riz et un grain de gingembre par jour. Au terme de cette longue épreuve, une vive illumination envahit son esprit. Il découvrit l'enchaînement des causes et des événements, la loi de la vie s'éclaira de façon merveilleuse et devant lui s'ouvrit le chemin de la délivrance. Il était devenu l'Illuminé, le Bouddha.

Dans son premier sermon aux portes de Bénarès, le « Sage parfait » promulgua les quatre vérités qui constituent l'essentiel de sa doctrine: 1° la souffrance est universelle; 2° sa source provient des désirs égoïstes de l'homme; 3° la suppression de ces désirs chasse la douleur et permet d'aspirer au Nirvana; 4° la voie du Nirvana, c'est la 4e vérité sainte énoncée en huit préceptes, discipline de toutes les facultés: croyance pure, volonté pure, langage pur, action pure, moyens de subsistance purs, attention pure, mémoire pure, méditation pure.



Bientôt, une foule de disciples accoururent vers Bouddha. Le fondateur leur donna dix règles, les cinq premières découlant de la noble Voie des 8: ne pas voler, ne pas tuer, ne pas mentir, ne pas commettre d'impureté, ne pas boire de boissons enivrantes. Les cinq autres concernent les ordonnances monastiques: ne pas prendre de nourriture solide avant l'heure de midi; ne pas participer à des réjouissances mondaines; ne pas se vêtir d'habits somptueux; ne pas se reposer sur une couche moelleuse; ne pas accepter d'argent.

A ceux que rebutait la vie de renoncement total des bonzes, le Maître enjoignait au moins l'observance des cinq premiers préceptes, avec le soutien des monastères et l'accomplissement fidèle de leurs devoirs vis-à-vis de la société. Ainsi pouvaient-ils espérer l'entrée dans l'autre vie en compagnie des moines et l'accès au Nirvana, c'est-à-dire à l'état d'anéantissement complet, fin des cycles de transmigration de l'âme.

De l'Inde où il prit naissance, le bouddhisme émigra en d'autres contrées d'Asie. Il se développa alors en deux groupes principaux: le Petit Véhicule (Hinayana) et le Grand Véhicule (Mahayana). Le premier s'applique plutôt au salut individuel des moines dans les couvents; le second s'adresse aux masses auxquelles il prétend assurer le salut éternel par la seule invocation à Bouddha Amitabha. C'est sous cette dernière forme, à tendance simplement altruiste, que le bouddhisme fut introduit au pays du Soleil Levant.

Le bouddhisme au Japon

Vers le milieu du 6^e siècle, un petit groupe de moines bouddhistes coréens débarquaient au sud du Nippon. Bra-

vant la morgue des seigneurs féodaux et l'hostilité des prêtres shintoïstes, ils réussirent à pénétrer jusqu'à la cour de l'Empereur Kimmei à qui ils offrirent les cadeaux de Suong Myong, leur souverain: une statue en or de Bouddha, des parchemins sacrés et autres objets.

Gagné, l'Empereur accepta l'érection d'un oratoire à l'Illuminé dans son palais; mais les prêtres du Shinto s'y objectèrent avec vigueur: Qu'avait-on besoin de Bouddha au pays d'Amatérasu, la déesse du Soleil? Les partisans bouddhistes se tinrent cois pour quelque temps, se contentant d'étendre en secret leur influence parmi les familles les plus puissantes du pays. Ironie du sort, c'est en raison même des rivalités entre ces clans qui se disputaient le pouvoir que le bouddhisme dut en partie ses chances. Le régent Shôtoku Taishi (593-621) en fut le principal protecteur. Sur son invitation, de nombreux bonzes, savants et artistes, vinrent de Corée. Ils érigèrent des temples et des monastères, et commencèrent à enseigner trois soutras du Mahayana (Grand Véhicule) que le prince avait fait traduire.

Pour justifier son zèle en faveur de la nouvelle religion, Shôtoku Taishi avançait ceci: « Le Shinto est la voie des kami et la première que les hommes ont suivie (elle concerne le passé); le Judô est la voie de Confucius et du juste milieu (elle concerne le présent); le Butsudô, voie du Bouddha, disserte de la vie future (c'est la voie dans laquelle il faut mourir pour se procurer une éternité heureuse). »¹

Cette formule définit d'avance l'éclectisme des Japonais qui honorent les kami par un sentiment de patriotisme, empruntent au confucia-

¹ A. Hauchecorne, « Histoire des Religions », par Maurice Brillant et R. Aigrain, Vol. 2.

nisme un code de morale individuelle et se tournent vers le bouddhisme à l'heure de la mort afin d'obtenir une heureuse transmigration au pays du pur bonheur.

Au culte très sobre du Shinto et à ses temples en bois sans ornements, les bonzes substituèrent les cérémonies grandioses dans des temples d'architecture imposante. Alors que les prêtres shintoïstes ne se souciaient guère d'enseigner et de prêcher, les moines bouddhistes considéraient comme un devoir la prédication de leur doctrine (de nos jours encore, le prosélytisme est une dominante de la foi bouddhique) et l'initiation à la culture générale. Aux plus importants monastères s'annexèrent des *terakoya*, genre d'écoles de paroisse où des professeurs érudits inculquaient les arts et les sciences de la Chine et de l'Inde. Déjà, à la mort de Shôtoku Taishi, le pays comptait 46 temples bouddhiques avec 818 bonzes et 569 bonzesses. En l'an 674, l'Empereur Temmu obligea chaque famille japonaise à posséder son autel bouddhique domestique, le *butsudan*.

Le bouddhisme japonais doit encore une bonne part de sa réussite à son esprit d'adaptation. Au lieu de lutter contre les déités locales, il les accueillit dans son panthéon. La brillante Amatérasu elle-même fut reconnue comme une réincarnation du Bouddha. On groupa toutes ces divinités, Bouddha et futurs bouddhas, en *trinités*, dont Amida Butsu, le seigneur du paradis de l'Occident, Bouddha Shakya Muni, le Bouddha historique, et Kwannon Bosatsu (déesse de la miséricorde), bouddha de l'avenir, constituaient la plus célèbre.

D'aspect désertique, le Nirvana devenait un royaume de bonheur, peu-

plé d'oiseaux de tous plumages, agrémenté de fleurs de différentes couleurs.

La secte Jodô

Vers la fin du 12^e siècle, Honen, bonze à l'esprit ouvert et conciliant, fonda le Jodô (Vraie terre pure), secte du bouddhisme basée sur des principes beaucoup plus larges. Son message fut d'autant mieux reçu que le peuple étouffait depuis trente ans dans l'atmosphère déprimante d'une guerre civile déclenchée par les clans rivaux, Minamoto et Taira. Le moine prêchait un salut rendu plus accessible aux ouvriers, aux serviteurs et aux femmes. « Réjouissez-vous, disait-il, la vie éternelle est à votre portée! Pour vous surtout, femmes, Amida Butsu est clément; point n'est besoin de transmigration dans le corps d'un homme pour atteindre la félicité, une simple invocation: « *Namu Amida Butsu* » (Je vénère le bouddha Amida) et tous vos péchés sont effacés. » Pour sa part, Honen redisait cette prière 60,000 fois par jour afin d'obtenir le salut universel.

Shinran, son neveu et disciple, fit un pas de plus dans la voie de l'indulgence en déclarant la rédemption des méchants encore plus facile que celle des bons: une seule récitation du *Nembutsu* leur méritait la « Vraie terre pure ».

Plus que jamais, le peuple se tourna vers le bouddhisme. Les bonzes célébraient des cérémonies funèbres, organisaient des festivals et des pèlerinages, fabriquaient des talismans et des amulettes. Outre Kwannon, la miséricordieuse, on recourait encore à l'intercession de Benten, la gracieuse princesse parée des ornements de la longévité; à Binzuru, le dieu de la médecine, et autres. Le plus adulé,

cependant, c'était Jizo, divinité hindoue transformée par les Japonais en dieu des enfants et des voyageurs. D'après une croyance bouddhique, les petits entraînent en paradis seulement après le passage du *sai no kawara* (rivière caillouteuse des âmes). Pour cela, ils devaient ériger de minuscules digues avec les pierres du lit de la rivière, mais *Shozuka no baba*, cruelle sorcière, les démolissait méchamment. Par bonheur, Jizo n'avait qu'à se montrer pour la faire déguerpir, et les mioches traversaient en paix le cours d'eau.

Si jamais vous visitez le Japon, vous apercevrez sans doute des monticules de cailloux devant les statues de Jizo disséminées le long des routes. Alors sachez que des mains maternelles les ont édifiés en mémoire de leurs jeunes disparus, comme une prière muette au dieu secourable de l'enfance.

Le Zen

La doctrine de Honen et de ses disciples apportait à la masse apaisement et consolation; pourtant, elle ne satisfaisait pas les samourai, guerriers sans peur, sinon sans reproche, qui la considéraient comme sentimentale et peu pratique. Ils trouvèrent une compensation dans la secte austère du Zen introduite au Japon en 1191, par le moine Eisai. C'est en Chine où il avait étudié, que ce moine avait découvert le Zen. Cette forme de bouddhisme, dépourvue de métaphysique, inexplicable, fourmille de contradictions. Chacun doit l'expérimenter en son esprit et la réaliser par ses efforts personnels. C'est une discipline rigoureuse du caractère. L'adepte, avant d'atteindre à l'illumination ou incarnation du Bouddha dans sa

propre âme, doit s'astreindre à une série d'exercices très durs, destinés à maîtriser sa volonté.

Cette mystique a fourni au Japon une élite d'hommes éminents qui ont exercé leur influence dans tous les domaines. Les monastères de la secte, véritables académies de sciences et d'arts, ont dominé la vie culturelle du Japon féodal et donné des peintres comme Sesshû, des poètes comme Bashô. On leur doit aussi le pavillon du thé, de même que la cérémonie du thé, inventée par Eisai, et qu'on pourrait considérer comme un rite accompli dans le recueillement.

Conclusion

L'histoire du progrès intellectuel japonais est l'histoire même du bouddhisme. Ce que le Christianisme fut pour l'Europe — source d'inspiration surtout en matière de littérature et d'arts — le bouddhisme le fut pour le Japon. Il demeura néanmoins impuissant à dissiper dans l'âme de la nation une triste confusion en regard du but ultime de la vie. Ignorant Dieu, athée par conséquent, son système débouche inévitablement sur la vallée des ténèbres et de la mort dont parle l'Écriture. Les Japonais ont donc continué de soupirer après une vision plus claire de la « Vraie terre pure ». Cette lumière, François Xavier la leur apporta près de mille ans après l'introduction de la voie de Bouddha. L'âme du Japon tressaillit. Et alors que personne n'avait jamais sacrifié sa vie pour l'amour des kami ou du Bouddha, des milliers de Nippons versèrent leur sang jusqu'à la dernière goutte par loyauté envers le Christ, seul chemin de la Vérité et de la Vie, vrai Maître du ciel!

Pour ta fête...

Chère Maman,

Dans quelques heures, ce sera la Fête des Mères, ta fête donc. Me voici avec mon cœur débordant d'allégresse et de reconnaissance pour te souhaiter tout le bonheur possible. Puisse le bon Dieu te conserver longtemps à tes enfants, toi, notre confidente, notre conseillère, notre MAMAN !

Tu nous as fait « ce que nous sommes aujourd'hui », façonnant chacune de nos âmes selon ton idéal chrétien. Et ainsi tu travaillas si bien le terrain que le Seigneur devait y déposer des germes de vocation religieuse.

Dès notre plus tendre enfance, tu nous appris à considérer Jésus, la Sainte Vierge et les saints comme de grands amis avec qui l'on peut causer familièrement. Notre adolescence s'écoula sous le signe labeur, pureté et joie. De septembre à juin, tes soirées étaient mangées par la récitation des leçons, l'explication des devoirs. Les fins de semaine et les vacances d'été ramenaient avec elles les visites, les voyages, les randonnées en auto à travers la Province et même outre-frontières. Que de souvenirs dans ma mémoire ! Les problèmes d'espace vital dans les malles toujours trop petites pour contenir tout ce que nous voulions apporter... la gravité du départ quand papa demandait : « Avez-vous bien fermé toutes les portes et les fenêtres ? »... l'enthousiasme des premiers milles... les repas-pique-niques... la beauté sans cesse renouvelée des paysages... la recherche d'un motel confortable pour la nuit... Comme tu vois, petite maman, je n'ai rien oublié de ce passé de rêve !

Ces excursions, ces voyages, c'est toi qui les organisais dans les moindres détails. Oh ! papa t'offrait bien ses services, mais, malgré sa bonne volonté, il ne réussissait pas beaucoup dans la préparation des malles (si, peut-être, quand pour les fermer, il s'asseyait sur le couvercle récalcitrant !) ou dans la confection des COOKIES, des salades et des sandwiches (il savait plutôt les apprécier !)

Les joyeux départs appelaient les paisibles retours avec des collections de coquillages, de cailloux rares et tout un bric-à-brac de souvenirs. Et l'existence reprenait son cours normal. Tu profitais de cette période de loisirs pour nous montrer la couture, le tricot, l'entretien des vêtements (que nous n'aimions pas trop) et l'art culinaire (que j'aimais beaucoup). Comme tu nous paraissais la maîtresse de maison idéale ! la femme heureuse entre toutes parce qu'elle trouve son bonheur à donner du bonheur à sa famille !

Et c'est ainsi que tu nous préparas à notre insu — et au tien sans doute — à la vie missionnaire. Mais oui ! car la vie missionnaire a les exigences les plus diverses.

Quand arriva le jour marqué par le Seigneur pour nous révéler ses desseins,



le sacrifice de la séparation coûta de part et d'autre. Cependant tu n'as jamais contrecarré nos projets. Loin de là! Tu l'es appliquée à nous aplanir les difficultés, fidèle à ta saine philosophie: l'art d'être heureux, c'est de faire ce que l'on doit.

Et maintenant, deux de tes filles portent les blanches livrées de Marie. En ce jour de fête, elles prient le Maître de te bénir, de te combler de grâces en retour de tes innombrables bontés. Qu'il suscite d'autres mamans qui auront, comme toi, le courage et la patience d'élever chrétiennement leurs enfants! O la meilleure des mamans, nous te laissons à la garde de la Reine-Mère pour te retrouver plus tard en sa douce compagnie.

Tes deux grandes filles qui te chérissent « toujours plus qu'hier et bien moins que demain »

Sœur Lucille et Sœur Carmen, novices

Nécrologie

S. Exc. Mgr A. Martin, évêque de **Matanzas, Cuba**; Mgr William J. Conway, P.A., V.G., curé de la Cathédrale d'**Edmundston, N.-B.**; Rév. Edward F. Garesche, S.J., E.-U.; Rév. Frère André Paquette, C.S.V., **Joliette**, frère de notre regrettée Mère Marie-de-la-Providence; nos chères Sœurs Saint-Anaclet (Elodie Boisvert, de **Sherbrooke**), Saint-Léon (Irène Nadeau, de **Bedford**) et Thérèse-de-l'Enfant-Jésus (Yvonne Gérin, de **Coaticook**) sœur de nos Sœurs Madeleine-de-la-Croix, Marie-du-Cénacle, Marie-Auguste, Marie-Léonise et Marie-Emma; M. J.-B. Maillet, **Saint-Louis, N.-B.**, père adoptif de notre Sœur Marie-de-la-Rédemption; M. Ernest Julien, **Montréal**, père de notre Sœur Eulalie-de-Jésus; Mme Joseph Lebel, **Saint-André de Kamouraska**, mère de notre Sœur Bernadette-Soubirous; Mme Louis Pageau, **Montréal**, mère de notre Sœur Jean-Louis; Mme Samuel Demers, **Laprairie**, mère de notre Sœur Saint-François-de-Borgia; M. Aurèle Normand, **Saint-Jean-Port-Joli**, père de notre Sœur Sainte-Antoinette; Mme Philippe Dumas, **Saint-Eloi de Témiscouata**, mère de notre Sœur Sainte-Valérie; M. Olivier Dériger, **Montréal**, père de notre Sœur Paul-de-Jésus; M. J.-G. Labrèche, **Pointe-Gatineau**, père de notre Sœur Jean-de-Gallée; M. Edouard Juneau, **Sainte-Catherine de PortNeuf**, père de notre Sœur Rose-Madeleine; M. Elie Bourbeau, **Beaudry, Abitibi**, frère de notre Sœur Marie-du-Sacrement; Mme Joseph Landriault, **Chêneville**, sœur de notre Sœur Marie-de-l'Annonciation; M. Jules Lavallée, **Lauson**, frère de notre Sœur Marie-Auxiliatrice; M. Robert Ricard, **Saint-Laurent, Montréal**, frère de notre Sœur Saint-Yves; M. Lucien Cantin, **Québec**, frère de notre Sœur Marie-Ruth; Mme Léo Letendre, **Saint-Hyacinthe**, sœur de nos Sœurs Saint-Aimé et Marguerite-de-l'Enfant-Jésus; M. Bruno Lemay, **Saint-Hyacinthe**, frère de notre Sœur Sainte-Albine; Mlle Lucille Dubois, **Saint-Ferdinand d'Halifax**, sœur de notre Sœur Saint-Odilon; M. Rosario Blanchet, **Lambton**, frère de notre Sœur Marie-Léopold; Mlle Anna De Grandpré, **Pawtucket, R.I.** sœur de notre Sœur Sainte-Lucille; Mlle Louise Bélinsky, **Saint-Basile-le-Grand**, sœur de nos Sœurs Saint-Benoit et Sainte-Scholastique; Mme Bouvier, **Worcester, Mass.**, sœur de notre Sœur Joseph-de-la-Sainte-Famille; M. Georges Bussièrès, **Québec**, frère de notre Sœur Marguerite-Bourgeois; M. J.-Alfred Laforest, **Rivière-du-Loup**, frère de notre Sœur Madeleine-de-Jésus; Mme Albert Labelle, **Sainte-Agathe**, sœur de notre chère Sœur Cécile-de-Milan; Mme J.-D. Guillemette, **Saint-Hyacinthe**, grand-mère de notre Sœur Saint-Camille; Mme Thomas Imbeault, **Pointe-aux-Bouleaux, Cté Charlevoix**, grand-mère de notre Sœur Marie-Léa; Mme Alfred Tessier, **Sainte-Elisabeth de Joliette**, grand-mère de notre Sœur Gérard-Majella; Mme J.-A. Ouellet, **Bromptonville**; Mme Esdras Jutras, **Montréal-Nord**; Mme Esther Quesnel, **Saint-Aubin sur Mer, Seine Maritime, France**; Mlle Méline Vaillancourt, **Québec**; Mme René Bergeron, Mme Florence Casey, **Montréal**; M. J.-Clodomir Aubert, **Pont-Viau**; M. Antheme Lamontagne, **Saint-Lambert**; M. Fortunat Monette, **Saint-Philippe de Laprairie**; Mme Hormisdas Gratton, **Sainte-Thérèse de Blainville**; Mme Joseph Allard, **Sainte-Elisabeth**; Mme Emile Laporte, **Notre-Dame de Lourdes**; Mme Alfred Beauré, **Sainte-Béatrix**; Mme Valérie Poulin, **Richmond**; Mme Lucien Gervais, Mme Emile Côté, **Saint-Hyacinthe**; Mme Joseph Bureau, Mme L. Giroux, Mme I.-N. Doucet, **Saint-Louis de Courville**; Mme Ulric Legault, **Ile Perrot Sud**; M. Noël Couture, **Montréal**; M. Louis-Philippe L'Ecuyer, **Hull**; Mme Auguste Morin, Mme Daniel McMahon, **Québec**; Mme Napoléon L'Ecuyer, **Saint-Alban**; Mme Arthur Nadeau, **Saint-Frédéric**; Mme Arthur Perreault, **Sainte-Marie**; Mme Ludger Ouellet, **Saint-André de Kamouraska**; M. Joseph Perron, **Saint-Prime**; Dr Gustave Gauthier, **Chicoutimi**; Mme Paul Bourdeau, **Embrun, Ont.**; M. Charles-Edouard Roy, **Trois-Pistoles**; M. Roma Mitchell, **Montréal**; Mme Joseph-Eugène Boutet, **Beauport**; Mme Johnny Veillette, **Québec**; M. Antheme Laurin, **Chasy, N.-Y.**; Mme Arthur-I. Bergeron, **Marlboro, Mass.**; Mme Joséphine Roy, **Newton, Mass.**; Mme Arsène Bossé, **Salem, Mass.**; Mme Léon Laplante, **Melocheville**; Mme Joseph Demers, **Montréal**; M. Jos.-Wilfrid Pigeon, **Edmonton**; Mme Cyrille Hupé, **Rimouski**; Mme Alexis Desbiens, **Saint-Ambroise**; Mme P. Bélanger, **Saint-Pamphile**; Mme Hercule Manny, **Saint-Sébastien**.

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 50 rue Saint-Joseph.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
OTTAWA, 30 rue Goulburn.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
EDMUNSTON, N.-B., 18, rue Saint-Jean.

AUX ETATS-UNIS

- MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.
EN CHINE
MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.
SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,
Suao Yilanhsien, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU 480 sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

- ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Madagascar.

EN BOLIVIE

- COCHABAMBA, Academia Comercial,
Calle Oruro No 300, Casilla 1667
IRUPANA.

AU PEROU

PUCALLPA.

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
MANILLE, Little Baguio, San Juan, Rizal.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, 11, Paadal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haiti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.
LA BOULE, Haiti.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.
SAN JOSE de LOS RAMOS, Prov. de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Champira P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPI MISSION, Rumpi, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU, Convent School, Mzuzu P.O., Box 24,
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.
Box 9, Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital,
Northern Rhodesia, B.C. Africa.

